

CARNET DE VOYAGE

Jean Jacques Coltice

Cuba, terre de vérités ?

Destination Cuba ! Il faut avouer que ce ne sont pas les plages et les cocotiers qui nous attirent. Nous sommes d'accord depuis « toujours » sur ce projet de voyage.

A en croire les informations des journaux quotidiens, de la télévision et des magazines de loisirs, l'expérience cubaine semble s'essouffler. Nous avons décidé d'aller voir de plus près, sans prendre d'autres risques que la fin de certaines illusions.

Nous sommes autant intrigués par ce qui vient jusqu'à nous en images ou via la littérature que par les commentaires contradictoires rapportés par de précédents visiteurs.

En effet, malgré les accusations de « dictature » qui ne manquent jamais de rappeler à nos esprits que le « régime castriste » est bien un « pays communiste », l'exotisme révolutionnaire s'ajoute à l'exotisme tropical pour enrichir, financièrement les agences de voyages et les compagnies aériennes, de connaissances et d'émotions les touristes qui se rendent sur l'île.

Pour tous deux, envisageant ce voyage, Cuba est un peu une terre de vérités. Peut-on encore croire en cette révolution, en ces mythes morts ou vivants, le Che et Fidel ? Quelle est la réalité de la « dictature » et quelle est celle du blocus américain ? Que va devenir Cuba une fois son « lider maximo » disparu ? Qu'en pensent les cubains eux-mêmes ? Mais au fait, mangent-ils à leur faim ? Ont-ils télévisions et machines à laver ? Peuvent-ils parler sans se cacher, peuvent-ils s'exprimer sans risquer l'emprisonnement ou pire, l'exécution ?

Des réponses premières à ces questions, dépendent bien des remises en question ou des arguments pour un idéal.

Ces réponses doivent apparaître sur le vif, recherchées comme une enquête, au détour de visites, de conversations, nombreuses. Elles nécessitent à la fois des rencontres spontanées et des relations suivies : des interrogations au fil des rues, des croisements avec un vieux vendeur de journaux, un jeune étudiant ou une mère de famille assise sur les marches de son immeuble, ou bien avec des accompagnateurs officiels que l'on apprend à connaître et à comprendre jour après jour, avec un « ami nouveau » qui vous accueille.

Nous nous sommes préparés à ce périple en espérant vivre des visites symboliques et d'autres insolites, de celles qui font le quotidien d'une population et d'un régime politique. Comme nous l'avons souhaité, avant le départ nous comptons que rien n'est acquis, contrairement à ce que laissent entendre tous les catalogues et guides touristiques, et aussi à toutes les « bibles » de nos combats.

Le résultat est aussi affaire de hasard et de maladresses, de fatigue et d'émerveillement. Destination Cuba est pour tous les deux un « grand voyage » : le présent doit souder le passé et l'avenir.

..*Dimanche 27 mai

Les voyages sont si faciles ! La réalité décolle lourdement dans un bruit de réacteurs. Vers le ciel ? Tout autour de la carlingue, un brouillard suffisamment clair pour faire croire au miracle du vide. Les derniers instants passés n'existent pas. Les derniers jours n'ont pas existé. Ce qui compte, c'est le vide qui finira par gagner toute la bouilloire du cerveau chauffée par les préoccupations habituelles. A condition de ne pas laisser s'installer les bulles, ces gonflements vulgaires de souvenirs récents et de souhaits anciens, à l'origine et au moment du départ.

En avion, le vide s'installe de plus en plus difficilement. Nous ne sommes que des passagers. Le vol est organisé pour le passage, cadencé de boissons fraîches, de repas sans goût, de films sans intérêt, de va et vient pour besoins urgents ou mouvements divers. Le plus commode pour faire le vide autour de soi est de se plonger entre les lignes d'un bon livre capable de rassurer le néant désiré, de rassurer sa puissance de renouveau, là, ailleurs que dans la réalité d'hier et dans celle du voyage. Le vide coule alors en un rythme lent, au fil des pages. Comme s'il était d'une évidence de plus en plus pleine, une impossible nécessité. Dans ces instants, mieux vaut le combler de nouvelles connaissances que d'imaginaire.

Le roman est une concurrence du vide, une histoire qui engloutit le présent dans le monde le plus lointain qui soit, dans lequel nous pouvons exister pour l'éternité, avec des malheurs qui ne nous blessent pas, mais des amours extraordinairement énergétiques. En voyage comme en vacances, le roman devient une course à ce qui nous ferait exister sans penser aux lendemains.

Une pièce, ou des écrits sur le théâtre, par contre, sont tout indiqués pour reconstruire le puzzle des expériences accumulées, reconstituer notre dessein par petits bouts difformes et suggestifs, parmi lesquels il faut choisir entre fiction et réalité afin de bâtir, entre « l'hier » et le « bientôt », le décor de nos richesses.

« Hier » était un effort impuissant à dompter les mauvais démons de notre bien être, et ceux, humains et bien vivants, beaucoup plus inquiétants, qui pointent de leurs discours avides leurs ambitions réactionnaires, leurs prétentions à gouverner une démocratie qu'ils accaparent un peu plus à chaque échéance électorale.

« Bientôt » sera un pays lointain, peut être réel si la légende que l'on a étudiée est effectivement meilleure que les images publicitaires diffusées dans nos pays de cocagne. Cuba !

Calé sur le siège, sans un regard vers la transparence au-delà du hublot, en compagnie de Jean Vilar et de son « Mémento du 29 novembre 1952 au 1^{er} septembre 1955 (Gallimard 1981) », nous surfons ainsi dans ce voyage sans nous éloigner du plancher, juste au-dessus des compagnons anonymes qui partagent avec nous, pour une nuit, le désir vital de se divertir et de s'enrichir.

Pour la culture occidentale – principalement le théâtre – Jean Vilar reste un mythe tout autant que « Che » Guevara en est un pour la révolution et pour le socialisme dans d'autres continents. Celui-ci a conservé sa jeunesse et son « génie » dans la mort. Le premier a vécu aussi longtemps que nombre de ses détracteurs, malgré quelques « tentatives d'assassinats », de droite et de gauche. Tous deux sont également des bâtisseurs.

Vilar a choisi de faire vivre une utopie – un théâtre populaire – convaincu sans découragement que la culture est l'arme absolue pour conserver son humanisme à la démocratie bourgeoise. Il est possible encore, de croire que son combat valait la peine.

La lecture de son « Mémento » en vol, tire heureusement le rideau sur les ronflements, les conciliabules susurrés, les raptus insidieux tentés par Morphée, les empressements à parcourir un guide pour « tout savoir » avant même le début du voyage. Vilar fait habilement renaître, dans son monde d'auteurs, d'acteurs, d'histoires et de contextes, une lucidité merveilleuse, celle du « patron » du TNP, Théâtre National Populaire, capable de s'évanouir dans l'enthousiasme d'une scène avec Gérard Philippe, dans un ardent débat critique et politique. Page 245, 246, 247, 248 ... Les répétitions et les représentations se succèdent, à Chaillot, à Avignon, avec le même engagement de sincérité et d'efforts.

Le vide a petit à petit changé de décor. Dans cet instant, le décor est planté dans un avenir proche où l'exemple de Vilar, l'intelligence de « sa » troupe et des spectateurs, agite des volontés et des énergies qui construisent un monde soudain sans vide, empli de bonheur et de lendemain à composer.

Ce qui remplissait les journées d'« hier » est de nouveau capable de reconstruire ce qui nous attend « bientôt », avec tout ce qui constituera la découverte que ce voyage à Cuba promet. Il sera seulement nécessaire d'ajouter au

rêve vécu que Vilar fait partager, tout ce que nous avons de plus cher, l'amour, chacun sa moitié du ciel sur lequel glisse alors le grand oiseau qui nous transporte, et nous pose maintenant à destination.

Le livre est bien fermé. L'air des tropiques est chaud à Santiago de Cuba, à la tombée de la nuit. Avant de plonger dans les vagues de l'histoire et dans la réalité cubaine, nous sommes surtout préoccupés de l'offre touristique que nous avons choisie dans notre bon système capitaliste. A peine remarque-t-on sur les murs proches, en descendant la passerelle de l'avion, les premières images qui n'étaient jusqu'ici dans notre esprit qu'un peu de romantisme révolutionnaire. Où sont notre guide et notre chauffeur ? Comment sont-ils ? Evidemment souriant. Comment va fonctionner ce couple avec nous ? Que signifie ce demi uniforme : un peu de bleu – la veste -, un peu de rouge – un foulard ? Comme le drapeau national ? Où sont les étoiles ? Dans leur sourire, s'il n'est pas seulement poli et de circonstance ? Laquelle est « notre » voiture ? Ce petit car Mercedes gris bien entretenu, sorte de jouet narquois garé devant l'aéroport en face des taxis, officiels ou non, garés dans le désordre à l'ombre de la statue d'un inconnu ? Marti ? Non ! Le Che ? Non ! Antonio Maceo, héros des deux guerres d'indépendance du XIX^{ème} siècle. Toutes ces guimbardes très colorées, les yeux bien ronds, le visage balafré de rouille, sont sympathiques : une santé de vieilles dames prêtes à relever le défi de l'hospitalité !

Direction l'hôtel sans démonstration de satisfaction. Quel est le rôle du touriste ? Attendre ? Affirmer son dû ?

En s'efforçant de dévoiler à nos hôtes le peu d'espagnol appris, il est possible de préciser dans un ferme enthousiasme l'un des objectifs du voyage : la Comandancia de La Plata. La réponse est rapide, professionnelle : ce sera pour mercredi, dans deux jours. Mais la surprise qui se lit sur le visage du guide n'est rassurante ni pour lui ni pour nous. Quel genre de touristes sommes-nous ? Aurons-nous d'autres exigences inaccoutumées ? Chacun s'enfoncé dans ses questions dans la nuit de Santiago.

Malgré la fatigue et pour conjurer les effets du décalage horaire la première découverte de la ville est immédiate. A 21 heures 30, l'ancienne capitale est encore très animée. Notre désir d'entrer rapidement dans ce « nouveau continent » nous fait supporter la chaleur moite. La descente au parc Cespedes, depuis le petit hôtel « Libertad » au nom bien accueillant, nous plonge tranquillement dans la ville. A peine une dizaine de minutes par une rue droite qui descend en sens unique. Les voitures et les camions, presque tous d'une autre époque, les motos, les side-cars, les vélos recomposés pièces par pièces, donnent la même image que les magasins, aux vitrines poussiéreuses, rarement bien approvisionnés sur des étagères bricolées, et aux comptoirs composés d'un mobilier étrange et hétéroclite. Tout est très vivant. Le contraste avec la place principale est étonnant. Aux immeubles vieillissés qui resserraient la rue succèdent d'anciennes demeures coloniales et des établissements publics et touristiques rénovés. A l'animation de la demie obscurité succède une paisible agitation familiale. La place est en pavés clairs, avec de petits arbres en buissons, ouverte sur la « Casa Vélasquez », demeure historique du premier gouverneur, et bâtisseur espagnol. Si la circulation et les commerces rappellent encore un peu la Bulgarie ou la Roumanie des années soixante-dix, les habitants paraissent plus décontractés, chaleureux comme des latins, souriants, sans curiosité intempestive à notre égard. Au fond, à cette heure où l'exotisme s'estompe dans une léthargie vespérale, rien ne nous incite à approfondir nos premières impressions. D'autant qu'il nous faut remonter la rue d'une place à l'autre, en traverser une troisième, la « plaza Dolorès », entre une haie de fumeurs bavards, tranquillement assis à l'ombre. L'ambiance nous paraît presque hostile, ramenée à la sécurité obsessionnelle que l'on vit dans notre pays avec son lot d'images intrigantes et de suspicions malsaines.

Pourtant fatigués et heureux, nous aurons des difficultés à passer une bonne et longue nuit. Nous commençons déjà à comprendre que, hommes, femmes, enfants de Cuba sont très occupés, dès 6 heures le matin et jusqu'à tard le soir.

..*Lundi 28 mai

La découverte de Santiago de Cuba n'est pas pour ce premier jour dans l'île. Nous vérifierons plus tard les premières impressions de soirée.

Nous avons rendez-vous avec « notre » chauffeur pour visiter les environs de la ville. Ce n'était pas au programme. La proposition est venue du guide, rapidement. Un peu rapidement pour n'être pas un réflexe commercial ? Ici comme partout dans le monde, les touristes sont à la merci d'offres alléchantes autant que d'un désir sincère de leurs hôtes de montrer les beautés du pays. Méfiants, bêtement méfiants, nous avons tout de même accepté ce marché de 20 pesos convertibles (CUC). Il nous offrait l'occasion de découvrir des sites éloignés et d'être seul avec le chauffeur, de mesurer son autonomie, son initiative, son degré de liberté.

Au fond, la proposition était très professionnelle, sortie tout droit d'un dépliant des visites à ne pas manquer. Elle a été, pour nous, une formidable journée durant laquelle se sont immédiatement mêlés les clichés touristiques et l'épopée historique.

Quelle meilleure idée, en effet, que de nous mener d'emblée sur les pentes de la Sierra Maestra ! La route, goudronnée mais chaotique, encombrée de camions, de bus, de vélos, de chevaux, de files d'attente, est bordée de « HLM » peu reluisants, de petites usines et d'entrepôts dégradés, de maisons rurales disséminées sur le piémont. Elle domine bientôt le golfe de Santiago et la mer des Caraïbes, que l'on aperçoit entre les branches et les feuilles des bananiers et des caféiers. L'exotisme simple d'une nature que l'homme n'a pas déglouée de ses initiatives ! Quelle beauté que ces montagnes tropicales, et quelle sueur des femmes et des hommes de ce pays semblent monter du brouillard ! Des images d'esclavage viennent évidemment à l'esprit.

Au bout de la chaussée, lorsque démarrent les chemins caillouteux, un site touristique aménagé simplement - parking vide et café propre - indique deux directions. La première mène au sommet d'un rocher qui domine la province de l'Oriente, 1200 mètres plus haut. Nous grimpons « des centaines » de marches, par un chemin étroit, au milieu d'une végétation et de roches humides, pour n'apercevoir, en fin d'effort, que la cime végétale de la forêt. Le brouillard est monté en même temps que nous. Il nous a devancé. Nous aurons beau attendre une vingtaine de minutes qu'il veuille se retirer, nous n'apercevons qu'un toit entre deux mouvements de nuages. L'excursion nous plonge seulement dans une réalité climatique, avec sa faune volatile et sa flore inconnue, seuls et heureux comme des amoureux parvenus au sommet « historique ». C'est dans ce massif de la Gran Piedra que Fidel Castro a été fait prisonnier quelques semaines après l'attaque de la caserne Moncada à Santiago le 26 juillet 1953. Enfermé jusqu'à son procès au cours duquel il effectua lui-même sa défense pour conclure avec autant de courage que de prétention par : « l'histoire m'acquittera », il fût sauvé de l'exécution par le militaire qui l'avait appréhendé dans son sommeil ; qui lui est, ensuite, resté toujours ... fidèle.

La seconde direction indiquée au bout de la route touristique mène dans l'une des plus anciennes plantations de café de l'île que nous avions très envie de visiter pour remonter l'histoire, mais à laquelle nous avons renoncé, dans le programme, faute de moyens de locomotion durant les trois jours à Santiago.

A la lecture du panneau « cafetal La Isabelica », le bonheur continuait.

La plantation est organisée dans un site magnifique au sommet de la montagne. Autour de la grande esplanade, sur laquelle séchait le café récolté sur les pentes par les esclaves, la maison du maître et les ateliers, les restes des baraquements des domestiques et du moulin à dépulper les grains, donnent une idée de la richesse des uns et de l'activité des autres.

Au retour de la Sierra, le chauffeur nous dirige vers la mer, au fameux « Castillo del Morro », gardien de pierres contres les pirates des Caraïbes, construit au XVII^{ème} siècle. Drake, Morgan et compagnie, toute l'histoire de la piraterie dans les parages est recensée, textes et dessins à l'appui. Ecrasé de soleil, le fort devient presque blanc à midi, les canons brillent. Les salles et les cours rappellent que le « castillo » fût aussi une prison pour les indépendantistes. La vue plongeante sur les vieilles cheminées d'usines et sur les ensembles touristiques baignés de bleu, récemment implantés dans la baie de Santiago, révèle, sans que l'on ne puisse encore les imaginer, quelques contradictions de l'île.

De bribes d'Espagnol en bribes de Français nous comprenons les commentaires d'une vieille dame aimable qui s'attache gentiment à nos pas, et nous prend en photo en échange d'un stylo.

« Notre » chauffeur nous attend sous le soleil. Comme il en a l'habitude, sans doute, il a réservé une table dans l'un des restaurants du site touristique, où il sait trouver les spécialités cubaines : soupe de haricots, poisson et porc, riz et légumes, musique. Sans empressement, au milieu des ouvriers qui refont le carrelage de la cour ombragée par les auvents en feuilles de bananiers, à deux pas des groupes dont le circuit fait évidemment étape ici, nous goûtons le même repas, un régal, qui s'achève sur l'air dédié au « commandante Che Guevara » ... Nous emporterons les premiers « son » (sonne) sur un disque, prix d'un bon pourboire en « convertibles ».

La suite est commémoration. Où plutôt bienséance touristique, confirmation de la sympathie que nous inspire heureusement nos hôtes en même temps que curiosité. Il est bon de se rendre dès le premier jour au mausolée de José Martí, au cimetière de Santiago. Le mausolée de pierres blanches se dresse vers le ciel, à la mesure de la vénération du « père de la patrie » dont le buste penseur est présent devant toutes les écoles du pays, en ville comme à la campagne. La relève de la garde, à laquelle nous avons la chance d'assister, à 14 heures, relais au pas élané entre une équipe féminine et une équipe masculine, ne donne aucune autre indication que ce respect du peuple au plus engagé des nombreux combattants - poètes de la nation. Tout à côté du monument national, la boîte en béton n° 12, dans le carré militaire, semble une bien triste sépulture provisoire pour le grand Compay Segundo, sans doute devenu « grand » trop vieux pour être vénéré à la hauteur de la qualité de sa musique, et de son image joyeuse, pourvoyeuse de devises, qu'il a imposé un peu partout dans le monde au bénéfice de son pays.

Avant de retrouver l'hôtel pour se reposer et de repartir sans chaperon à la découverte de la ville, les questions se télescopent déjà, comme les flocons qui retombent sur les monuments enfermés dans des boules de verre, dans les boutiques de souvenirs.

La surprise est surtout venue de la présence du chauffeur à notre table. A en croire d'autres voyageurs, les salariés du tourisme sont surveillés au point de ne devoir accepter aucune compromission avec les visiteurs étrangers, fusse une présence en leur compagnie dans un restaurant ou un « paladar ». Démenti d'une liberté surveillée largement imposée dans notre imaginaire par la « propagande capitaliste » ? Hasard qui tient plus à la convivialité de « notre » chauffeur qu'à une crainte habituelle d'être dénoncé par quelque indicateur de l'Etat socialiste ? Nous avons une semaine pour vérifier les fondements de cette surprise.

Libres, nous remontons l'avenue Garzon à une heure d'affluence. L'activité quotidienne apparaît telle que nous l'avions devinée la veille : une circulation originale sinon anarchique tant les véhicules sont de nature et d'âges différents ; un empressement à se rendre d'un point à l'autre de la ville ; une patience contenue à attendre les transports en commun insuffisants ; un petit commerce aussi divers et étrangeté brinquebalant que les moyens de locomotion, vitrines poussiéreuses ou étals réduits devant le pas d'une porte, fréquentés pour quelques pesos et une conversation amicale. L'orage de fin de journée nous a laissé le temps d'apercevoir de vieux mots d'ordres et l'effigie du « Che », d'être sollicités, souvent mais rarement avec insistance, pour un peu d'argent, un stylo ou une savonnette. Seul un jeune garçon un peu simplet nous a suivi jusqu'au café où nous devions, selon le « Routard », déguster les meilleures glaces de Santiago, et nous a attendu près de la porte sous la pluie.

Allait-on subir ce genre de harcèlement « touristique » tout au long du voyage ? Il faut bien entendu donner quelques CUC aux incontournables musiciens dans les restaurants. Notre petit tour du soir, pour un repas moyen, mais musical, au « Matamoros », Plaza Dolorès, nous interroge en même temps sur la présence de ces parasites du tourisme et le besoin pour beaucoup de gagner quelques pesos de plus pour vivre. Au fond, l'image la plus troublante de cette promenade est incontestablement celle des femmes et des hommes entassés dans des camions bachés, dont les visages colorés, satisfaits d'avoir trouvé un moyen de transport, effacent heureusement la ressemblance avec ceux, hagards et émaciés, des juifs emmenés vers les camps de la mort par les nazis.

Nous avons deux semaines pour obtenir des réponses à des interrogations déjà nombreuses.

..*Mardi 29 mai

La Sierra Maestra, jusqu'ici principale inspiration de ce voyage, matrice d'une révolution et de la résistance au système international dominé par les Etats-Unis, est à portée de vue, depuis la terrasse de l'hôtel « Libertad », au nom si judicieusement choisi pour nous accueillir à Cuba. Tôt le matin, réveillés par les bruits de la ville - moteurs, cloche de l'école, klaxons, ... - l'occasion est belle de contempler l'horizon dans les lumières du levant, de cheminer du regard au dessus des tuiles noircies, depuis les quartiers de Santiago jusqu'aux lignes bleutées de la montagne, d'un coup d'œil à l'autre, de toit en toit, de ruines en rénovations, de plonger dans les espaces verts et les ruelles qui descendent du coteau jusqu'au golfe.

L'agitation, autour de la Plaza de Marte quadrillée de chemins et de bancs de pierres, ombragée entre ses repères monumentaux coiffés de bustes illustres, ouvre la journée sur l'activité de la ville. Si les photos des lignes de la Sierra récupéreront un peu de l'enthousiasme serein de ce petit matin, il est à craindre qu'elles ne donnent qu'imparfaitement une idée du bouillonnement et de la chaleur de la ville. Le ballet de la circulation est étonnamment vivant, à la fois anarchique et ordonné, réglé en apparence comme une création chorégraphique. Tout autour de la place se composent des groupes, en mouvement, colorés et patients, travailleurs de toutes générations en attente d'un moyen de locomotion : motos ou side-cars, voitures, taxis, bus et camions bondés. Ajoutée aux vélos et aux piétons qui traversent attentivement la rue, cette animation donne l'impression d'une studieuse activité, contenue d'un brin de résignation. Ce début de journée dans les transports semble, pour beaucoup, une rude épreuve qu'il faudra de nouveau affronter au soir. Peut-être est-ce ce qui donne à Santiago son ambiance laborieuse et pacifique. Tout se passe calmement, sans cris et sans courses, sans bousculades. Les piétons, eux aussi, se pressent, rarement divertis, soucieux d'atteindre rapidement, sans précipitation, leur lieu de travail. Les jeunes femmes court vêtues de couleurs vives, séduisantes, relèvent l'austérité des fonctionnaires en uniforme partiel, des enfants des écoles et des collèges en costume d'élèves bien encadrés, tous propres et élégants dans l'égalité cubaine : jupettes courtes pour les filles et pantalons pour les garçons, rouge foncé pour les « primaires », beige pour les collèges. Ici et là d'autres uniformes discrets sont également repérables : police ; armée ? Dans cet encadrement politique de couleurs, la vie paraît sereine, sinon joyeuse. Pas d'invectives, de coups de frein, de sifflets et de sirènes. Résignation ? Acceptation massive et silencieuse pour éviter le pire ? Accord parfait ?



Ce jour, consacré à la visite de la ville à pied, nous indiquera peut-être un début de réponse. Les musées sont aujourd'hui fermés : musée de la famille coloniale Vélasquez ; musée de la « famille » du rhum Baccardi ; musée de la « famille » révolutionnaire à la caserne Moncada. Nous aurons davantage de loisirs pour observer la rue et nous prêter aux rencontres de hasard.

Cette fois, nous sommes lancés dans l'aventure, à la merci de nos connaissances de la langue espagnole, sans inquiétude.

Le pays nous est apparu accueillant. Il le restera durant toute la matinée, la flânerie satisfaisant au-delà de nos espérances la découverte du quotidien populaire et de l'histoire révolutionnaire. L'après-midi et la soirée, malgré d'autres découvertes, nous apporteront moins de fortune, tant l'imprudence est un vice de l'apprentissage du voyage, quel qu'il soit.

Il fait chaud et la pluie tropicale n'est pas prévue. « Le guide du Routard à la main », comme chante Renaud, nous déambulons les rues du centre de Santiago, charmantes dans les oppositions entre la grandeur passée et la modestie présente. Elles sont étroites, légèrement pentues, bordées de magasins à peine transparents sous la poussière des vitrines, à l'exception des librairies qui étalent du sol au plafond des ouvrages sur la révolution, l'histoire et la poésie : Castro, Guevara, Martí. Les rues et les ruelles sont bordées de vieilles maisons aux façades presque toujours délabrées, mais ouvertes sans embarras au regard des passants : sur la pièce principale simplement meublée où trônent chaises à bascule et télévision ; sur une cour toute en longueur ou un patio fleuri. La Casa de José María Heredia est en entrée libre et laisse aux visiteurs le soin de

découvrir l'appartement bleu du poète cubain, cousin du célèbre parnassien français. Sous les arcades à peine fraîches du patio deux jeunes femmes répètent la chanson des Beatles, « Michelle », l'une joue du piano, l'autre chante. Nous reprenons le refrain et entamons la conversation avec elles, amusées d'apprendre que « Michelle » est aussi le prénom de cette touriste à l'espagnol approximatif, mais expressif ! Deux pas plus loin, l'une des vieilles demeures coloniales possède, elle, une belle façade à colonnes et une grande cour intérieure. Elle abrite les activités de la maison des étudiants. La rénovation en cours illustre les efforts entrepris en faveur du patrimoine.

Le musée Baccardi est bel et bien fermé. Nous descendons donc jusqu'à la place Cespedes avec l'intention de visiter la cathédrale. Les églises catholiques, même d'apparence très quelconque, sont toujours à fréquenter pour trouver la fraîcheur. Dans un pays socialiste cubain qui n'a pas rasé les bâtiments religieux ni interdit les pratiques. La cathédrale est aussi un lieu idéal pour aborder les touristes. Nous croisons Ricardo devant les grilles : grand noir un peu filiforme, souriant. Il s'adresse à nous dans un français très correct. Il nous raconte sans détour que son père est musicien « cubain » à Toulouse, et qu'il apprend notre langue à l'institut français de Santiago pour aller le rejoindre.

Voilà un bon guide qui nous dépistera sans doute des aspects moins touristiques de la ville, pour peu que nous sachions lui laisser imaginer que nous sommes prêts à récompenser, sans naïveté, ses services ! Il n'est d'ailleurs pas intéressé par des échanges matériels, affirme-t-il, uniquement par notre langue.

Il nous mène d'abord au balcon Velasquez qui domine la ville et le port : à droite les vieilles usines de rhum et de cigares ; à gauche l'ancien commissariat de Batista qui abrite aujourd'hui le musée de la clandestinité et, juste en face, la maison où Fidel Castro et ses frères ont habité quelques années durant leur jeunesse. Cela nous intéresse bougrement d'aller voir ce musée et cette petite maison, sur la colline ! Ricardo est libre. Il nous conduit dans les ruelles pittoresques du quartier « français », là où nos compatriotes se sont installés en quittant Haïti en 1790, lorsque l'esclavage y fut aboli. Ricardo est aussi populaire dans le quartier qu'il est apparu sympathique à ses nouveaux amis ! Les enfants de la rue Pico lui font la fête. Il connaît les « paladars » où nous pouvons manger une excellente langouste. Il nous réserve immédiatement une table pour le soir. Avant les visites répertoriées dans tous les guides, notre cicérone nous a fait entrer au marché agricole, ancien bordel réorganisé où l'on trouve, dans une demie - obscurité, fruits, légumes poissons, en relative abondance. Après avoir traversé le « quartier français », nous grimpons les grands escaliers de la rue Pico, mille fois photographiée, pour nous rendre sur la colline. « El museo de la lucha clandestina » rassemble des témoignages de la préparation de la révolution et de la lutte clandestine qui s'est déroulée dans la région de Santiago, avec des photos et des reliques souvent émouvantes : uniformes sales ou troués de balles, petits objets personnels, armes, portraits des jeunes révolutionnaires ... Nous n'en avons pas tant espéré. Ricardo connaît bien ces pages d'histoire. Il nous parle de son pays avec enthousiasme, sans crainte d'une inquisition ou d'une dénonciation. Dans le marché, dans un magasin d'état où l'on achète avec la carte de ravitaillement des produits de première nécessité, dans la rue, il nous explique les travers du régime comme ses bons côtés, et l'épopée du « mouvement du 26 juillet ». Dans le musée, devant l'église voisine devenue collège, trouée de balles depuis une attaque manquée des clandestins d'alors contre le commissariat, il nous raconte les épisodes héroïques de l'indépendance et de la révolution cubaine avec une certaine admiration, reprenant sans hésitation un détail pour répondre à nos questions.

Ce pays est donc déjà si merveilleux qu'il nous délègue immédiatement l'un des meilleurs de sa jeune génération pour accompagner notre curiosité touristique et politique ? Pas le moindre contrôle policier ? Tout au long du voyage, nous allons nous rendre compte que tout n'est pas aussi simple. De perversion en perversion, la nouvelle étape du socialisme à Cuba profite pour une bonne part aux touristes et aux cubains qui savent en profiter ! Ricardo ne nous a pas croisé par hasard. Il guettait l'arrivant français là où il va nécessairement se désaltérer de culture, comme un lion guette la gazelle près d'un point d'eau. Mais, à la différence de celui-ci et de tous les quémandeurs de CUC, de savonnettes et de stylos, il ne harcèle pas sa proie, la laissant à sa naïveté pour en obtenir ce qu'il recherche. Il accompagne ses désirs, attentif aux réflexions et aux regards, se laisse aller à un peu d'émotion pour accumuler une récompense qui devient moralement impérative.

Effectivement, ses commentaires renforcent notre imaginaire et l'envie de connaître le plus fascinant de ce pays : Fidel et ses frères, petits bonshommes observateurs des allées et venues des tortionnaires sous la dictature ; le commissariat transformé en musée des rebelles qui l'ont attaqué ; les exploits et la répression, les peines et les douleurs des familles de la jeunesse héroïque ; et puis leur triomphe, le triomphe des martyrs, du sacrifice ; la reconnaissance de l'état et des citoyens d'aujourd'hui, non pas des noms sur un monument de granit poli, mais le visage de chacune et de chacun de tous ceux qui formèrent les bataillons de combattants. Etonnante commémoration de l'individu dans la communauté ?

Cuba a aussi droit à son folklore. Ricardo nous mène à la « Casa de las tradiciones ». Il dit y jouer tous les soirs, payé - peu, mais payé - par l'Etat, pour que la musique cubaine ne soit pas seulement une légende mais une activité culturelle contemporaine, élément de l'identité nationale. Le premier étage de la maison bleue réquisitionnée est entièrement consacré à l'accueil et aux concerts. Les meubles, bancs, bars et étagères sont bricolés. Les murs sont couverts de peintures et de dessins d'artistes locaux. L'exposition confirme que la politique et l'érotisme font également partie de la culture cubaine, et que l'humour peut être corrosif pour le régime. Dans un coin près de la fenêtre, sur un établi précaire, César Longchamp roule des cigares pour les visiteurs. Le septuagénaire noir, souriant avec facilité de toutes ses dents blanches, passe sa vie de retraité à démontrer aux visiteurs son savoir-faire et celui de tous les ouvriers cubains du tabac. Les Français sont pour lui des hôtes de marque. César est fier de porter le nom d'un champ de course. Il parle quelques mots de notre langue, suffisamment pour nous demander de presser dans un moule de bois le cigare qu'il vient de fabriquer. L'enveloppant ensuite dans un papier il y écrit un message d'amitié avec notre stylo ... qu'il gardera avec les quelques CUC qu'il est fier d'avoir gagné. Peut-être à ce soir, César ! Nous reviendrons écouter Ricardo et faire davantage connaissance avec la musique « son », née dans cette région de Santiago.

La journée est loin d'être terminée ! Après un peu de repos au « Libertad » dans la chambre et le salon confortables, aux meubles de bois exotiques, nous cherchons un petit restaurant pour manger, « léger » et bon

marché. C'est sans compter sur les habitants francophones qui servent de rabatteurs aux spécialistes de la langouste et du poisson, aux vendeurs de rhum et de cigares « les moins chers de Cuba ». Un nouvel ami sort opportunément de l'ombre. Il nous guide, moyennant un CUC, vers un de ces établissements non déclarés et situé juste en face de celui dans lequel son collègue a réservé pour le soir. La salle de restaurant est à l'étage dans une ancienne chambre, reménagée au dessus et désormais accessible par un escalier métallique très raide. Quatre tables de jardin rondes et des chaises en plastique attendent les clients dans un décor de maison d'habitation identique à ceux que nous avons aperçus depuis la rue : tableaux et filets de pêcheurs aux murs, autoradio et télévision. La propriétaire de l'appartement est accueillante, comme une amie. Elle nous propose salade et poissons. Le repas est effectivement bon, sur fond de musique cubaine, troublé par le va et vient d'un vendeur de cigares « Monte-Cristo n°4 » et de Rhum « Matusalem » ex Baccardi.

L'éloignement de la capitale, centre politique et administratif du pays, explique peut être ce degré de tolérance surprenant ? Nous devons, certes, attendre la suite du voyage pour confirmation. Pour l'heure nous avons l'impression d'être entraînés dans l'exotisme et l'étrange, et pas dans les dédales surveillés d'un réalisme socialiste ensoleillé. Curieux pays qui ne semble nullement manquer de libertés mais souffrir avant tout du blocus américain et d'un ostracisme contre le régime ? La population semble jouer nonchalamment de la chaleur, d'une confiance et d'un certain fatalisme, pour favoriser la sincérité des rencontres et les échanges d'informations contre des « convertibles ». « Gagnant-gagnant » diraient les apôtres du libéralisme ! Chacun fait ses petites affaires avec les touristes, ici français puisque le quartier a été construit et organisé par nos lointains ancêtres. Aucun de nos guides en embuscade ne cachent les difficultés de la vie quotidienne dans l'île. Les salaires permettent tout au plus de vivre quinze jours en se servant dans les magasins d'Etat qui proposent des produits bon marché avec les cartes de rationnement. Pour le restant du mois, chacun doit imaginer la survie de sa famille dans les marges du socialisme, c'est-à-dire dans une sorte de clandestinité notoire, à la recherche des touristes et de leurs fameux CUC, pesos convertibles. En contre-partie les surprises peuvent être délicieuses. Attablés devant un rafraîchissement dans un café de la Plaza Dolorès, nous avons droit à une caricature instantanée et ressemblante : souvenir, pour 1 CUC !

Le « paladar » du soir n'a fait que confirmer à quel point les embuscades peuvent être agréables, laissant supposer qu'elles sont aussi vitales pour les profiteurs que pour le régime. A l'heure convenue, nous sommes attendus par une maîtresse de maison en tablier, accueillante. Elle nous guide à travers la pièce principale de l'appartement dans laquelle la famille qui regarde la télévision lève à peine des yeux souriants sur nous. Nous débouchons dans une cour plus longue que large, qui mène à des appartements comme un couloir mène aux chambres. Tout est propre dans la verdure et sous la citerne de réserve d'eau de pluie. Les tables sont installées soigneusement, une grosse chaîne hi-fi diffuse de la musique. Hommes, femmes et enfants jouent gentiment au ballon en prenant aimablement soin de nous. Le repas est donc à la fois sympathique et savoureux : langouste en sauce avec riz, bananes plantains frites, vin blanc chilien. L'arrivée imprévue de Ricardo, plus décontracté encore que le matin, n'est pas une réelle surprise. Il a troqué le tee-shirt rouge pour un costume sombre. La tenue de scène du musicien, sans doute ? Tout à l'heure ! Il fume, fume, boit, boit, sourit, sourit, s'empresse en de multiples attentions, nous vente la qualité du rhum et des cigares, la possibilité d'en obtenir à des prix que l'on ne retrouvera pas en allant de plus en plus à l'ouest. L'homme de la maison fait d'ailleurs ce genre de commerce. Difficile de résister ! Nous ne pouvons pas repartir de Cuba sans rhum et sans cigares ?

Nous arrivons ensuite à la « Casa de las tradiciones », en terrain connu. Nous sommes installés face aux musiciens, à la meilleure table. Ricardo dépose sans tarder la bouteille de « Havana club » et la grande bouteille de kola - coca-cola national - commandées de notre part pour le « cuba libre » traditionnel. Ricardo en boit rapidement beaucoup plus que nous et en offre généreusement à quelques amis. La musique est agréable. Il y a une clarinette au milieu des guitares, contrebasses et percussions. Nous partons au bout de deux heures, contraints, par recommandations, de prendre un taxi qui nous attend au pied de l'escalier. Quel bon pays qui sait organiser ainsi l'accueil et la sécurité de ses invités, toujours pour quelques CUC ! Nous ne verrons jamais le groupe de Ricardo. « Notre ami » était-il réellement musicien ? Les bouteilles sont restées à mi parcours de libation en attendant que lui et ses copains ne les vident à notre santé. Ravis d'avoir découvert la ville et d'avoir passé agréablement cette soirée avec lui, nous sommes cependant déçus de sa « trahison » pour quelques verres de rhum.

Aux premières questions, à celles qui ont trouvées réponses, s'en ajoutent désormais bien d'autres. Sur notre naïveté et la prudence dont nous devons faire preuve dorénavant ? Sur la nécessité devant laquelle se trouvent les cubains pour pallier aux difficultés de la vie quotidienne et aux perversions du régime, sur leurs capacités à avoir recours à des subterfuges dignes des parasites de n'importe quelles destinations touristiques du monde capitaliste ?

Demain nous aurons, touristes fortunés en provenance d'un de ces pays nantis, un guide et un chauffeur pour nous conseiller et nous protéger !

A l'heure du coucher et avant de prendre la direction de la Sierra Maestra, il reste autant de raisons d'espérer : le geste d'une femme anonyme qui a payé de ses pesos non convertibles à la marchande de rue, la glace que nous ne pouvions lui payer qu'en CUC, et pour l'achat de laquelle elle ne pouvait nous rendre la monnaie ; le bris de l'une des bouteilles de rhum clandestin, tombée d'une étagère mal finie de notre armoire, pour avoir cédé aux sirènes du marché noir, vulgaire relent consumériste et capitaliste sans égard pour un pays socialiste ! Qui peut dire que le socialisme n'a pas aussi sa morale ?

..*Mercredi 30 mai

Nous attendons, avec un peu d'anxiété, l'arrivée de nos deux accompagnateurs. Notre projet de randonnée à la « Comandancia » n'a pas eu l'air d'enthousiasmer le guide qui nous a cependant promis de réserver une excursion avec un chaperon francophone : jeudi.

En attendant, elle nous propose de nous rendre à la place de Révolution, puis, de là, à l'église de la Vierge del Cobre. La route est directe, un peu sinueuse, mais pavée de bonnes intentions.



La place est immense. La statue équestre d'Antonio Maceo, ce héros de l'indépendance qui nous a accueilli dans l'ignorance à notre arrivée à l'aéroport, est monumentale. Le cavalier de bronze s'élanche pour la postérité au milieu de lames d'acier dressées en bouquet vers le ciel. Elles symbolisent la machette des cubains, outil de travail et arme de la révolte. Dans toutes les villes de Cuba, il existe des places de la Révolution suffisamment vastes pour accueillir la foule des manifestations populaires, festives ou politiques. Celle de Santiago est sans doute l'une des plus vastes du pays. Toutes ont un monument qui les identifie, qui n'est jamais à la gloire des révolutionnaires martyrs ou victorieux, encore moins à celle de Fidel Castro. Ce

sont les combattants des guerres d'indépendance contre l'Espagne (1868-1878 ; 1895-1898) qui sont vénérés. Seul le visage du Che s'inscrit parfois dans une perspective, hasard des initiatives où œil vigilant de l'héritage révolutionnaire. Il est, ici, figé dans sa jeunesse et sa légende, perché au sommet d'un immeuble. De là, il veille aux allées et venues quotidiennes, aux manifestations de masse du socialisme pour lesquelles l'espace public est conçu. Quelquefois, il devient un observateur étonné d'autres grandes messes, comme celles organisées lors de la venue du Pape Jean-Paul II.

Le catholicisme à Cuba n'a pas disparu avec le socialisme. Les croyants ont conservé leur religion. L'église construite près des mines de cuivre (el cobre), sur une colline à proximité de Santiago, continue de recevoir pèlerins et visiteurs. Selon la légende, la vierge métisse et ses trois compagnons, miraculés de la mer, promet ici sa protection aux nouveaux nés. Autour de l'église, le long des rues qui montent sur la colline, les anciens mineurs reconvertis en marchands de souvenirs, vendent des fleurs jaunes, couleur qui doit assurer l'efficacité des promesses muettes de la vierge. Grâce à elle, ils ramènent quelques CUC, don d'un touriste généreux ou pieu !

En nous dirigeant vers Bayamo nous n'oublions pas que la route nous conduit au cœur de la Sierra Maestra. L'activité est incessante sur tout le parcours, et la circulation toujours aussi étonnante. Toutes sortes de véhicules à quatre roues, à deux roues, à quatre pattes et à deux roues, se croisent et se doublent : les voitures récentes avec plaques d'immatriculation bleue sont celles de l'Etat ; les guimbarde requinquées d'avant 1960, achetées par d'habiles mécaniciens et les plus récentes acquises par les particuliers qui en ont le droit (médecins notamment) se distinguent par des plaques oranges ; les transports en commun, bus et camions, charrettes tirées par des chevaux, vélos de toutes sortes, recomposés au gré de l'usure, sont toujours bondés. Certains habitants font de l'auto-stop en agitant la main ou quelques pesos. Aux arrêts de transport un agent civil organise les départs.

La campagne n'est jamais déserte. Elle est verte, plantée surtout de bananiers, précieux pour ses feuilles utilisées pour les toitures, et pour ses fruits cueillis pour l'alimentation du bétail et la consommation quotidienne des cubains, en chips ou en beignets. Les petites maisons traditionnelles construites en terre et avec des végétaux au milieu des jardins et des champs, sont petit à petit remplacées par des baraques plates en ciment, plus solides contre les ouragans et les pluies torrentielles, plus faciles à entretenir pour les familles. Mais beaucoup moins exotiques pour les touristes que nous sommes !

Dans la voiture, notre guide répond facilement à nos questions, pas encore trop impertinentes. Elle ne cache pas son agacement contre les difficultés administratives, le faible pouvoir d'achat, les nouvelles inégalités conséquence de la double monnaie. Entre « devoir de réserve » et désir de critique, elle ne cache guère ses sentiments, ce qui est de bon augure pour notre curiosité. Mais nous allons rapidement devoir nous interroger, sur ses initiatives et sa volonté d'accompagner les nôtres qui ne se réduisent pas à la visite des sites touristiques.

A Bayamo, berceau de la plupart des révolutions cubaines, ville natale de Carlos Manuel Cespedes, le « Père de la patrie » qui émancipa ses esclaves, et de Pedro Figueredo, compositeur de l'hymne national cubain, nous sommes livrés à nous-mêmes sans la moindre information sur les possibilités de visites, les horaires des musées, l'organisation de la ville. La grande église est située à côté de notre hôtel. Elle est fermée mais les cloches fonctionnent de jour et toute la nuit. La « casa natal de Cespedes », sur la même place, est heureusement ouverte. Sans traduction, sans commentaires compréhensibles, nous en sommes réduits à deviner l'histoire et à imaginer la vie des grandes familles du XIX^{ème} siècle et de leurs domestiques. Finalement, la pluie nous oblige à nous consacrer immédiatement aux cartes postales, que nous pourrions envoyer dès la première éclaircie. La poste est le grand bâtiment bleu que l'on domine du balcon de notre chambre.

Pour patienter nous avons droit à un étonnant spectacle de la saison des pluies. Dès les premières grosses gouttes la place de la Révolution se transforme en terrain de jeux pour les jeunes, garçons et filles. Ils glissent, « plongent », se poursuivent, se rafraîchissent goulûment, tandis que les passants amusés s'abritent sous les arcades et attendent patiemment de reprendre le cours de occupations qu'ils avaient envisagées. L'orage terminé, tout le monde se retrouve dans les rues.

Nous découvrons les quartiers populaires et le centre commercial piétonnier de la ville. Cité historique, Bayamo est l'une des grandes villes de l'île. Comme Santiago, elle est très animée : vieilles voitures, vélos, motos, petites rues aux habitations ouvertes sur le patio, ateliers brinquebalants, magasins plus éclairés et mieux achalandés, file devant le marchand de pain comment toujours à cette heure. Un jeune cubain nous aborde à nouveau en français.

Il est très au courant de notre actualité politique et nous informe des derniers événements de France. La connaissance qu'il possède des péripéties de la campagne électorale présidentielle, l'argumentation de son analyse sur le rapport des forces politiques dans notre pays, semble indiquer que la presse du régime ne diffuse pas seulement une information partielle et partielle pour donner le change. Elle favorise aussi la connaissance de ce qui se passe dans le monde, diversement et de manière assez complète pour développer le sens critique. Seulement sur les pays étrangers ? Le jeune garçon est avide d'informations et de discussions, et ne semble pas redouter une éventuelle délation. Il se passionne pour les magazines français. Contrairement à Ricardo, sa conversation n'était intéressée que par l'échange d'informations dans notre langue. Nous lui proposons un rendez-vous pour lui offrir le dernier numéro de « Politis ». Peut-être ne nous a-t-il pas cru ? Où plus simplement a-t-il été davantage séduit par les échanges avec une jeune femme française qui se ballade pour la quatrième fois à Cuba, avec sa nièce. Après un quart d'heure à l'attendre devant l'hôtel, nous nous rendons au paladar autorisé où notre guide nous a réservé le repas du soir. Le patio de la maison, bien arrosé par l'orage, n'a certainement pas le charme qu'il peut avoir après une journée ensoleillée. La tonnelle le rend sombre pour une soirée romantique. Nous y retrouvons notre jeune ami, surpris que nous lui offrions effectivement le magazine promis et quelques stylos. Nous commentons notre voyage avec les deux françaises qui projettent également de se rendre à la « Comandancia ». Nous rêvons déjà à demain, un peu inquiets du carillon qui résonne toutes les heures. Nous nous demandons si nous bénéficierons de suffisamment de sommeil pour être en forme et emprunter les chemins de la révolution ?

..* Jeudi 31 mai

A la fin d'une journée formidablement ensoleillée par les éclats de la nature et le courage des hommes, le touriste, fatigué et conquis, a bien du mal à se relever des images que diffuse la télévision de l'hôtel. Le soir de cette journée de randonnée à la rencontre de l'Histoire, à Camaguey, la révolution cubaine serait-elle déjà terminée ? Havre de repos après la découverte enthousiasmante des sommets bleutés et de ceux, rougeoyant, de l'épopée révolutionnaire, l'hôtel redevient une porte grande ouverte sur le monde, avec ses chaînes de télévisions américaines, l'eau aseptisée de la piscine cachée entre quatre murs, et le calme climatisé d'une chambre confortable. Il est le

carrefour de bien des contradictions, le lieu maternel des perversions de deux systèmes économiques et politiques qui, ici, s'affrontent.

L'image luisante des chanteurs et des danseurs qui font la promotion d'internet à la télévision, provoque une soudaine déception et une inquiétude grandissante. Le capitalisme à évidemment hâte de pénétrer le marché quasiment vierge de la téléphonie mobile. A Cuba, il n'est pas encore permis de bénéficier d'une ligne, même si l'on possède un téléphone portable. Les dirigeants cubains imaginent quelle arme peut devenir le petit outil portatif : arme de communication dont le régime se méfie encore trop ; arme d'échanges pour qui possède les réseaux ; de propagande et de développement pour les capitaux multinationaux.

Avec quels moyens le régime pourrait-il maîtriser le développement des infrastructures de télécommunications dont il ne fait pas une priorité, préférant encore consacrer ses investissements au logement, à la santé, à l'éducation ? De nombreuses contradictions apparaissent au fil des images de télévision. La liberté, exprimée par les chaînes dans les établissements touristiques, n'est pas sans contredire la volonté protectionniste et le contrôle idéologique que l'on prête au castrisme. Dans le même temps, si les prisonniers politiques ou d'opinion sont nombreux la population ne s'efforce pas d'en faire mystère, ... discrètement, sans trop de précisions.

Les difficultés rencontrées quotidiennement par les cubains, plus ou moins acceptées par eux, sont troublantes, parfois incompréhensibles. A les entendre, c'est justement le quotidien qui ne semble pas avoir d'avenir ! Le pesos et le pesos convertibles s'affrontent sans qu'ils ne comprennent vraiment cette dualité. Ils n'en finissent pas d'en espérer la fin, promise par leur gouvernement.

Le tourisme leur montre tous les jours qu'une vie meilleure est possible, peut-être même avec le capitalisme. N'est-ce pas l'argent, le « convertible » des voyageurs en provenance du monde capitaliste, qui permet à certains de mieux vivre et d'espérer des lendemains plus heureux : les salariés de l'Etat du secteur du tourisme, et ceux, courageux et malins, qui exercent des petits boulots marginaux ? Le tourisme, secteur de développement autonome choisi par le gouvernement après la fin de l'aide soviétique, est aussi facteur d'inégalité, et parfois outil de propagande utilisé par l'« ennemi ». D'autant que le blocus américain relayé plus ou moins discrètement par des pays amis des Etats Unis, pèse sur toute l'économie et quotidiennement sur les ménages, obligeant la population à survivre par de malheureux mais bénéfiques détournements. Le règne des combines, tolérées par nécessité, en marge de la loi, permet aux cubains de conserver leur fierté et d'en faire état : par leur tenue vestimentaire soignée et chatoyante ; une propreté des personnes et des lieux que bien des pays pourraient leurs envier. Comment pourraient-ils trouver les moyens de se vêtir ainsi, d'entretenir leur cœur et leur cour, autrement que grâce à de médiocres affaires parallèles, puisque les salaires ne leur permettent, malgré les magasins d'Etat bon marché et les cartes de rationnement, de ne vivre que la moitié du mois ? Des plus audacieux aux plus timorés ils se contentent d'astuces sans danger et de dénoncer à chaque occasion la bureaucratie du système. Ils réclament la fin de la double monnaie qui leur paraît absurde, en affirmant toujours une fidélité non feinte, une confiance posée à Raul Castro. La plupart redoute, avant et par-dessus tout, les velléités américaines. La dictature de Batista et des Etats-Unis est présente à l'esprit de toutes les générations. Dans les familles, les plus âgés ont connue la répression, les emprisonnements et les meurtres. Pour la majorité, le castrisme a libéré le peuple de la terreur et de la dictature. Il n'en est pas une nouvelle. Beaucoup craignent que les valeurs de la révolution, essentiellement l'indépendance et la solidarité, ne soient laminées par le retour des américains et du capitalisme mondialisé.

Alors, la révolution n'est pas finie ? Elle a bien eu lieu. L'épopée de la Sierra Maestra n'est pas une légende.

Il est difficile d'imaginer comment les rebelles ont pu débarquer du Granma, ce petit bateau qui a donné son nom à la province, comment ils ont pu se rendre jusqu'à Santo Domingo sans être anéantis par l'aviation de Batista. La route est longue dans les mangroves et les marécages épineux de la côte, jusqu'aux derniers villages avant la forêt et la montagne.

Pour nous rendre, en voiture, dans ce qui est aujourd'hui un parc national naturel, il nous faut traverser de vastes plaines avant d'apercevoir l'ombre bleutée de la Sierra derrière les premiers plans de bananiers. Plus l'on s'approche des contreforts montagneux, plus l'aventure révolutionnaire nous apparaît extraordinaire, peut-être imaginaire. Mais la route est bordée de portraits du Che et des combattants disparus, connus (Célia Sanchez, Camillo Cienfuegos, ...) ou inconnus. Des slogans vieillis, délavés par les pluies, barbouillés de traces de rouille, rappellent et tentent de maintenir l'enthousiasme des populations. « La révolution est indestructible » mais le temps détrempe les certitudes. Seuls les héros gardent le sourire et résistent.

La consécration révolutionnaire n'est pas symbolisée pas des images du peuple en armes ou au champ, comme dans les tableaux réalistes de l'Union Soviétique ou de la Chine. L'élan révolutionnaire, pour être une réalité, n'a pas

été celui d'un dogme assuré par une élite et diffusé par une propagande. Il a été celui de chaque individu engagé, de la part que chacun a pris dans la lutte.

Est-ce le désir ou le rêve qui rend si belle la Sierra au loin ? Plus nous nous en approchons plus la brume se dissipe, comme s'il s'agissait d'un voile naturel que l'histoire entretient sur l'épopée. Les petites fermes isolées et les hameaux semblent de plus en plus exotiques, avec les toits de feuilles et les jardins luxuriants, comme pour nous aider à deviner que cet exotisme rendait encore plus présent la participation des habitants à l'histoire révolutionnaire. Avec ou sans machettes, ceux que nous croisons semblent nous porter un regard généreux. Devinent-ils notre sympathie ? Il est difficile d'imaginer qu'un seul d'entre eux ne soit pas fidèle à la révolution ! Il nous semble que les enfants habillés en blanc et beige ou en blanc et rouge selon leur classe, qui sortent d'une école cachée dans un lacet de la montagne repérable au buste blanc de José Martí planté devant la cour, ne peuvent renier un instant l'effort de la révolution pour leur éducation !

Au fur et à mesure de la montée en voiture tout semble se rafraîchir : la nature et la vie quotidienne. La Sierra Maestra est hospitalière. A partir de Santo Domingo la réserve naturelle protège les oiseaux et les fleurs, les petits ruisseaux trop frais pour s'y baigner, les sentiers qui mènent au pic Turquino, point culminant, ou au belvédère d'Alto de Naranjo. Elle a caché pendant des mois quelques barbus déterminés. Elle accueille de nombreux randonneurs et quelques curieux de l'épopée révolutionnaire.



Un guide nous attend. Il grimpe avec nous les lacets resserrés de la route, en ciment strié pour favoriser l'adhérence. En quelques kilomètres le moteur du « Mercédès » chauffe à en perdre le souffle. Le chemin qui mène à la « Comandancia de la Plata » s'ouvre discrètement, à partir d'une plate-forme de stationnement aménagée de façon rudimentaire. La douceur ombragée des premières centaines de mètres du sentier de guérilla est presque décevante. Elle laisse davantage présager le romantisme que la révolution. L'odeur et les bruits laissent pourtant planer un air d'aventure.

La forêt est toujours hospitalière pour les amis de la révolution. Nous imaginons à quel point elle a pu être inhospitalière pour ses ennemis. Nous nous représentons surtout les efforts des rebelles qui, malgré peines et blessures, grimpaient dans la terre humide et glissante, entre les rochers et par les ravins caillouteux. Nous grimpons à notre tour, soufflant pourtant dans les passages couverts ; nous grimpons sans que les branchages généreux de la forêt tropicale ne dispensent suffisamment d'ombre pour faire de cette escalade un plaisir ; nous grimpons plus haut encore avant de prendre un instant de repos. Prétendant le cri d'un oiseau ou un battement d'aile, une couleur hurlante dans le vert, le mouvement d'une fougère qui se rétracte sur elle-même au moindre frôlement, nous nous arrêtons, recherchons un oiseau à son cri, cueillons une plante. Nous grimpons durant une heure et demie, attentifs aux explications de notre guide et aux réponses qu'il donne, en anglais, à nos questions. Sans ennemis, sans armes et sans charges sur le dos, nous ne craignons pas de nous faire repérer, suant seulement de chaleur et d'impatience.

La Sierra Maestra nous paraît de plus en plus mystérieuse. Au loin les ravins sont profonds. Le sommet n'en finit pas de s'éloigner malgré nos efforts. Entre le ciel et la terre, dans ce paysage majestueux, notre hâte d'atteindre le repère des guérilleros nous aide à mesurer leur conviction, leur certitude de vaincre la dictature plus que d'instaurer un nouvel idéal. Formidable et fatigante ballade ! Nous levons les yeux au ciel pour guetter la complicité de la forêt et des oiseaux contre les incursions des avions et des hélicoptères de Batista. Nous scrutons les ravins et les sommets pour deviner la cache des « camarades », les ondes certaines de la radio « Cuba Libre ». Tout, ici, prépare la victoire. Au fil de la montée la dimension humaine prend plus d'importance que la beauté sauvage de la nature.

A mi chemin, la ferme de « Mister Medina » chasse une partie du mystère sans introduire la moindre déception. Dans un creux de la montagne le site est exceptionnel. Aujourd'hui comme hier durant les années cinquante, les hommes se relaient pour monter, cultiver la terre et élever les bêtes. Les enclos dans la pente protègent les chevaux, les porcs ou les poules. Trois maisons de bois et de chaume, entourées d'arbres et de jardins, quelques chaises à bascule sur une terrasse, donne au décor une atmosphère paisible et révèle l'ambiance laborieuse qui y règne. Pour offrir ainsi ses terres et le fruit de son travail quotidien à l'armée rebelle, pour assurer un déploiement de prudence à chaque instant, « Mister Medina » possédait sans aucun doute la même conviction que les amis nouveaux qu'il

protégeait. Combien de paysans avec lui ont démontré force et courage, chaque jour, pour aider les uns à franchir le passage, soigner les blessés et les hommes fatigués, ravitailler la troupe à l'étape ? La ferme de « Mister Medina » est aujourd'hui un havre de repos sans confort et sans accueil, une simple halte, toujours authentique, comme elle l'était en 1957 et 1958.

A partir de là, le sentier est plus raide et la montée devient plus pénible. L'effort des rares touristes qui marchent dans les pas de Fidel, du Che et de leurs camarades, leur fait mesurer le poids physique et politique de leurs charges, sur leur dos et dans leur tête, mais aussi l'adhésion complice des paysans de la Sierra, malgré la répression.

L'embellie d'une clairière, avant le sommet, étonne tant elle s'ouvre sur un ciel bleu chargé de dangers. L'entretien d'une aire aménagée est la seule concession à l'authenticité historique du sentier. La grande cabane plantée en bordure de forêt n'a pas l'allure d'un musée. Mais les hommes se relaient également et montent à tour de rôle accueillir les rares visiteurs, leur ouvrir les portes de l'histoire. Comme tous les gardiens du parc ils passent une partie de l'année à la ferme de « Mister Medina », une autre partie en bas, au village. Vu leur âge apparent, ils possèdent encore une conviction profonde pour grimper par tous les temps, tourner la clef de l'épopée, patienter pour obtenir un CUC ou deux. Ils savent qu'ici les touristes sont généreux (relativement : que représente un pesos convertible pour les uns ? Et pour les autres ?). Le « musée » est sans éclats mais entretenu. Photos, journaux, manuscrits intimes ou politiques, machines à écrire, ronéos, caméras, bistouris et instruments de dentiste, uniformes et armes, révèlent le courage des hommes et des femmes du quartier général aménagé plus haut.

La tombe d'un compagnon dans un petit enclos fleuri indique que l'on approche de la cache de guerre. Les cabanes du village en bois, perchées dans les arbres ou sur pilotis au dessus du ruisseau, sont basses, quasiment vides. La première est le poste de garde qui servait de cabinet médical à Che Guevara. Un escalier, balisé par les fleurs rouges de la forêt, mène aux autres cabanes entrelacées, de Fidel Castro et de ses compagnons. D'une pièce à l'autre, dans la salle de commandement avec l'indispensable table de travail et le frigo alimenté par un groupe électrogène, dans la chambre de Fidel avec son lit, son siège et celui de son amie Celia Sanchez, les étagères de sa bibliothèque, partout la vie clandestine, joyeuse et grave, les rires et les soupirs étouffés par la végétation tropicale, remplissent la forêt de murmures et de cris. Les « barbudos » se lavaient torse nu dans le ruisseau. Penchés sur une carte ou assis sur un banc, un livre à la main, ils étudiaient leurs revers et préparaient les offensives. L'atmosphère ne laisse guère de doutes sur la solidarité qui régnait. Elle suinte de réflexions intenses, de débats et de volonté combattante, d'esprit de résistance et des exigences pour construire un état idéal.

Dans ce dédale ombragé nous ne savons pas si les perles de sueur qui nous coulent sur le visage sont le signe de nos efforts, ou si elles sont tombées du ciel pour mesurer les parts de bonté, d'utopie, et de confiance en un rêve d'humanité. Sur les traces d'une aventure victorieuse que l'évolution de notre monde n'a pas encore anéantie, qui, malgré ses impasses et ses travers terribles, espère encore montrer une voix vers plus d'égalité et de solidarité, il nous est permis de mesurer notre chance de touriste à l'aune de la conviction, des douleurs et des bonheurs des « barbudos » de Fidel et du Che, de la légende de celui-ci et de l'autorité dont le « leader maximo » ne s'est jamais départi. Est-ce, dans cette autorité de chef, nécessaire là haut dans la Sierra, que la révolution donnait déjà des signes de faiblesses ? Seul un prophète plus sûr de ses convictions que ne l'a jamais été Fidel peut affirmer cela.

La descente vers Alto Naranjo et Santo Domingo, le retour au Cuba indépendant d'aujourd'hui, modeste plus que pauvre, sans arrêt en activité malgré l'hostilité, ne donne aucun indice sûr pour effacer l'oeuvre des femmes et des hommes de la Sierra Maestra.

Dans la plaine, près de Las Tunas et plus loin à Sibaca, les orages qui ravagent les lits des rivières et les routes, les immeubles collectifs et les internats délabrés, confirment toutes les difficultés à faire vivre leur utopie.

Pour clore dans la lumière cette journée, un SMS de France, symbole de la puissance du système ennemie que rien ni personne ne peut empêcher de parvenir au pied de ces montagnes extraordinairement vivantes, nous rappelle que le bonheur est effectivement dans la liberté qui nous sépare et nous rapproche à notre guise des êtres chers. Mais nul ne sait la distance qui sépare le degré de liberté de l'intensité du bonheur !

La facilité avec laquelle nous nous glissons dans la peau du touriste dans le bel hôtel du centre ville de Camaguey où nous avons été accueillis avec un cocktail, (et qui remplace, pour cause de rénovation, celui qui nous était dévolu), nous procure certes le bonheur d'un confort facile, sans pour autant accroître notre liberté !

..*Vendredi 1 juin

Cuba est un pays subtil et tourmenté. Nous avons fait le voyage pour mieux le comprendre. Pays socialiste justifiant caricatures et réalités diffusées par les tenants du capitalisme ? Régime autoritaire d'un homme avec tout ce que cela comporte de contrôles, d'ombres sur la liberté ? Après quelques jours de visite nous n'avons pas l'impression d'être dans une dictature. Nous avons par contre la certitude qu'une révolution a bien eu lieu, que nous sommes dans un système politique et économique particulier.

Nos interrogations se portent davantage sur les contradictions du système économique. A travers les déboires administratifs de nos accompagnateurs, les commentaires et les questions qu'ils suscitent, nous les devinons chaque jour plus évidentes. Dans « l'oasis » où nous nous arrêtons pour manger, sur la route près d'El Centro, une discussion emportée nous plonge à nouveau dans l'expectative. L'application d'une réforme récente et d'une nouvelle répartition des compétences ministérielles semble poser quelques problèmes aux professionnels du tourisme qui doivent désormais posséder une carte pour payer leur repas, faute de quoi ils doivent se conformer à une liste pré-établie des restaurants acceptant leurs pesos. Les serveurs peuvent s'avérer assez souples. Mais les responsables des établissements s'en tiennent strictement aux nouvelles règles. Administrative ou économique, cette réforme ? Les explications de notre guide et de notre chauffeur ne nous paraissent pas suffisamment claires et nous ne parvenons pas à en saisir les raisons. Pour l'heure, nous estimons que la pression, au quotidien, sur le peuple, est d'abord économique. Elle provient d'un système essoufflé par des années de blocus US et de rigidité du collectivisme, par la chute brutale du bloc soviétique fournisseur d'énergie, de matériaux et de matériels, par l'avancée à marche forcée de la mondialisation capitaliste. Faute de comprendre la justification des deux monnaies – pesos et pesos convertibles – il nous semble que cette dualité n'arrange rien. Les chiffres que l'on obtient de nos interlocuteurs ne nous éclairent guère : salaire moyen 250 pesos ; prix d'un survêtement 140 pesos ; prix d'une TV 800 pesos convertibles (CUC) ? Comment se procurer des « convertibles », qui valent 25 fois les pesos et sont indispensables pour se procurer certains produits de confort importés ? Quelles sont ces « inventions » pour lesquelles les cubains sont passés maître afin de se procurer des CUC ? Avec quoi achètent-ils des vêtements à la mode, des chaînes hi-fi, les mêmes que ceux que nous trouvons dans nos magasins de gamme moyenne ? La chasse aux CUC ouvre à toutes sortes de combines, et au désir de tourner les difficultés. Pour les travailleurs du secteur touristique s'y ajoute le désir d'obtenir ce que leurs clients portent ou utilisent. Les cubains sont fiers et souhaitent donner aux visiteurs une bonne image de leur personne et de leur pays, de leur liberté. Le poids de la bureaucratie agace principalement ceux qui désirent consommer comme les visiteurs étrangers. Ceux-là souhaitent la fin de la double monnaie et de la bureaucratie qui l'encadre. Ils assurent que le système favorise les combinards qui capitalisent les CUC, mais interdit de fait aux plus modestes et aux plus légalistes la possibilité de profiter de leur travail.

Face à cet encadrement financier et administratif l'encadrement politique et idéologique n'est guère sensible. Les slogans font parti du passé même s'ils rappellent avec fierté la volonté d'indépendance de l'île. Aucune de nos rencontres dans les courtes files d'attente des magasins d'Etat ou devant des édifices publics à deux pas des agents de police de service, ne nous permet de conclure que les habitants sont surveillés, méfiants, hostiles à l'égard de leurs dirigeants. Ils répondent à nos interrogations aussi spontanément que nos accompagnateurs donnent des explications à la cascade de questions que nous leurs posons. Ils ne cachent pas leur impatience de parvenir à des jours meilleurs. Ils ne cachent pas leur souhait d'un pays plus ouvert. Ils ne semblent pas en vouloir à Fidel, et font confiance à Raoul Castro sans en espérer de grands changements. Ils redoutent par dessus tout les émigrés « contre révolutionnaires » et les manœuvres des Etats-Unis. Le souvenir de la dictature et le blocus pèsent lourds et contribuent tout deux à une certaine résignation. Agacés et fatalistes, les cubains que nous croisons attendent patiemment des changements sans trop savoir comment ils pourraient intervenir.

La visite des rues et du marché agricole de Camaguey nous a plongé dans ce Cuba populaire qui révèle au grand jour nos interrogations. Celle de la jolie petite ville de Sancti Spiritu, entre deux averses, confirme nos impressions. Ses rues pavées qui descendent à la rivière et au vieux pont mal peint en vert sur la rivière Yayabo, ses rues piétonnes lisses et ses magasins animés, son « guignol » cubain qui s'agite dans le hall d'un théâtre et nous procure le plaisir d'une conversation en français, les sons des guitares et des trompettes qui s'envolent des fenêtres de l'école de musique sur la grand place, tout ici est charmant et reposant. Notre hôtel situé sur une petite place, au centre, aménagé dans une vieille et riche demeure, est à cette image : la chambre est vaste et belle ; un superbe balcon au dessus du patio incite à la lecture ; en attendant le retour de la Révolution sous le commandement du Che !

..*Samedi 2 juin

Dès l'arrivée dans l'île, Santa Clara chantait à nos oreilles sur les rythmes cubains : « Hasta siempre comandante ». C'est là que Che Guevara, en faisant sauter un train blindé, a pris la capitale de la province de Villa Clara avec ses hommes, le 31 décembre 1959, et précipité la fuite de Batista vers Saint Domingue et les Etats-Unis.

Nous avons rendez-vous aujourd'hui avec ce fait d'armes décisif et le mythe révolutionnaire. Nous n'imaginons pas les émotions et les événements qui nous attendent au cours de la journée.

Le temps est plus que maussade. Les messages « Orange » intempestifs dans la nuit sur notre téléphone portable, les chœurs sous la fenêtre de notre chambre, se sont ajoutés à la pluie pour un départ dans la grisaille, à l'intérieur de nos têtes plus qu'au dessus. Nous profitons du voyage pour discuter dans la voiture, prendre un peu mieux connaissance des institutions du pays.

Cuba est-il un pays démocratique ? Pour les cubains oui. N'est-ce pas essentiel ? Qui peut aujourd'hui, dans le monde, donner des leçons de démocratie ? Il y a tant de « libertés » apparentes qui ont perverti les démocraties au fil du temps. Aujourd'hui, peut-être plus que jamais ? En premier lieu la liberté de la presse qui détermine depuis le XVIIIème siècle le degré de liberté d'un régime politique. Nous avons vu en France, lors de nos élections présidentielles, comment elle est accaparée par une partie des élites, comment elle façonne l'opinion par ses connivences, et le choix ainsi offert aux électeurs pour décider de la direction du pays. Sans oser une comparaison spéculative faute de bien connaître le fonctionnement de la démocratie cubaine, il semble que le citoyen ait son mot à dire dans le gouvernement du pays. Il participe, à partir de 16 ans et tous les deux ans, aux consultations locales directes (de la circonscription qui comporte au moins 250 électeurs, au plus 3000) dont les élus vont élire à leur tour les responsables des échelons supérieurs, locaux, régionaux et nationaux. Une élection ne peut se dérouler qu'avec 2 candidats au moins, 6 au plus. Il n'y a jamais de candidat unique du parti, et les candidatures sont « libres ». Que signifie cette affirmation ? Dans nos démocraties également, la liberté s'arrête à la hauteur des moyens financiers, de la disponibilité, et des réseaux de communications dont bénéficient les candidats, en particuliers les indépendants ou ceux des petits partis ! Le taux de participation à Cuba ne signifie pourtant pas la même chose que dans les pays du bloc soviétique d'antan. « Ne perdez jamais de vue », nous glissent nos interlocuteurs, « que la révolution a institué pour nous la libération, c'est-à-dire le désir des cubains de participer enfin à la démocratie, afin d'assumer ce qu'ils possèdent de libertés grâce à celles que le régime actuel leur a restituées ». La participation électorale n'est pas le résultat d'une obligation ou d'une peur de la délation, elle est aussi une culture et une volonté de se protéger. Elle est sans doute sous la dépendance des comités de vigilance révolutionnaire dans les quartiers et de leur contribution aux nombreux débats organisés sur les décisions du gouvernement.

Le trajet vers Santa Clara serait long et monotone si nous n'avions pas à méditer sur la démocratie ! De plus, la lumière du ciel n'incite guère à regarder ou à photographier le paysage de plaine que nous traversons. Les bâtiments agricoles et industriels, les grands établissements scolaires à la campagne, indiquent que nous sommes dans une région plus riche et plus peuplée que celles que nous avons traversées précédemment. Dans la voiture la conversation va d'un sujet à l'autre, au gré des kilomètres et des préoccupations de nos guides. Nous les écoutons raconter comment les « vilains » cubains de Miami ne trouvent pas anormal de profiter du pays pour leur plaisir, malgré leur opposition radicale au régime, pas plus qu'ils ne trouvent anormal la liberté qu'ils ont d'y revenir. Pourtant, les contraintes administratives et les nouvelles lois imposées par G.W Bush et son administration rendent plus difficile leur retour aux Etats-Unis. Les émigrés ont le droit de retourner dans leur famille une fois seulement tous les trois ans. Ils ne peuvent rester à Cuba plus de 11 mois, après quoi ils perdent la nationalité américaine. Ils n'ont donc plus la possibilité de venir tous les ans dépenser leurs dollars, apporter à Cuba les devises dont le pays a besoin pour contourner le blocus. Nous apprendrons plus tard, chez un ami, que le voyage des cubains aux Etats-Unis ne rencontre pas ce genre de difficultés !

Tout ce que nous voyons et entendons pour le moment ne permet toujours pas de conclure que le Cuba de Fidel Castro est une dictature. L'affirmation ferait plutôt sourire les cubains ou leur ferait dresser les cheveux sur la tête, eux qui ont connu, directement ou par un parent très proche, la répression arbitraire et massive de Batista, avec ses assassinats, ses emprisonnements, ses restrictions et ses contrôles systématiques sur les couches les moins favorisées de la population.

Nous sommes étonnés. Nous nous attendions, au dire de certains voyageurs, à beaucoup de méfiance de la part de nos hôtes, à ce que nos accompagnateurs, par exemple, ne partagent pas nos repas. Le choix du restaurant de ce jour nous invite à mesurer davantage le poids des contraintes administratives et financières que la crainte d'une surveillance politique que nous ne percevons d'ailleurs pas : prix des repas, possibilité officielle des remboursements ; volonté de ne pas transgresser la loi en accompagnant le touriste dans un paladar non officiel ; volonté de lui proposer de bons restaurants et non les « cantines » qui sont sur la liste des établissements remboursés.

Cuba n'est pas seulement une destination de voyage exotique à contempler avec les yeux du consommateur aisé. C'est un pays original qui a choisi un système original, dont la réussite très relative est totalement subversive pour les partisans inconditionnels ou seulement passifs du système capitaliste dominant. La mondialisation accélérée ne peut accepter un grain de sable. Mais un grain suffit-il comme germe d'une résistance efficace ? Durant une semaine encore, le voyage peut nous réserver d'autres interrogations, peut-être une réponse plus objective à la question, d'agréables surprises et d'autres plus étonnantes.

Par exemple ? Les cubains rendent les honneurs, sobrement, sans ostentation, sans symbole superflu, sans évocation intempestive à un héros ou à un autre. Les sites de célébration sont grandioses, simplement par leur dimension et leur sobriété, comme les « places de la révolution ». Même sous la pluie, celle de Santa Clara, dédié à Che Guevara, donne une impression de sérénité et de puissance : une vaste esplanade de rassemblement - où le pape



Jean-Paul II a dit la messe au pied de la statue du Che que toutes ses ouailles apercevaient au dessus de lui ! - , un long mur ocre, sculpté de dessins qui retracent finement la bataille de Santa Clara ; une statue haut - perchée, presque au ciel, du Che (un bras dans le plâtre, cassé pendant la bataille) marchant vers les lendemains qu'il souhaite enchanté, après la victoire. Le musée qui lui est consacré est tout aussi sobre et lumineux : photos de sa vie depuis sa petite enfance en Argentine jusqu'à ses derniers combats ; photos dans la sierra ; photos du ministre et du directeur de la banque de Cuba, cigare à la bouche comme tous les grands de ce monde qu'il rencontrait à l'ONU, mais dans une tenue on ne peut plus anticonformiste ; photos de son départ pour le Congo : il est méconnaissable, chauve, grisonnant, avec de grosses lunettes ; photos en Afrique et en Colombie ; des objets personnels : revolver, coupe cigare, stéthoscope, vêtements, chaussures, canne de golf, machine à écrire, béret étoilé, etc. Au fil des vitrines nous prenons la mesure de l'épopée et de la folle utopie qu'elle a portée. Au fil des regards du Che, nous mesurons sa détermination et l'acuité de son observation. Nous comprenons un peu mieux ses réussites dans la guerre et dans la politique. Ici, l'exposition des objets réels ne suggère pas le réalisme, caractère affirmé de la propagande des « régimes communistes ». Elle provoque l'émotion, encourage le romantisme, avec un brin de tendresse pour les uns (la lettre à Célia Sanchez pour la mort de son père), de dureté pour les autres.

Le mausolée, dans lequel on entre comme dans une église et sans appareil photo, pour conserver le silence, nous transporte dans une émotion plus forte encore. La lumière du jour apparaît par un soupirail. Les matériaux utilisés et la végétation organisée concourent à imposer le respect plus que du recueillement. Rien n'est gris, rien n'est étincelant. Les plantes naturelles nous font entrer avec le Che dans la forêt colombienne. Le mur de briques du monument ne commémore pas seulement les exploits et les promesses de Che Guevara, mais ceux des hommes et de la femme qui ont laissé leur vie avec lui en Colombie. La mémoire de chaque combattant, quelque soit la nationalité, est imprimée sur une plaque de bronze éclairée d'une tulipe fraîche, la fleur du Che ! Nous l'avons constaté et nous le constaterons encore, les monuments qui célèbrent la Révolution ne glorifient jamais un héros, mais des femmes et des hommes. L'épopée du Che n'est pas une épopée solitaire. Ses 38 compagnons de la forêt colombienne reposent avec lui. La petite flamme sous la voûte de bois n'est pas celle d'un soldat inconnu dont le symbole affirmerait une qualité nationale, le geste héroïque d'une nation. Elle est celle d'un idéal internationaliste qui ne s'éteint pas dans la crypte, ni au dehors. Les héros sont jeunes. Ils ont un nom que l'histoire ne retient pas. Mais ils ont existé et donné leur vie. Le Che ne protège que leur mystère. Mort tout aussi jeune qu'eux, sans avoir perdu son énergie ni compromis ses convictions, son romantisme n'est ainsi pas altéré et possède le mérite d'offrir à chaque visiteur la possibilité d'apprécier les qualités qu'il recherche chez lui : courage, habileté, tendresse, intransigeance féroce, humour ?

Le train blindé, repeint et brillant sous l'averse, assiégé par les touristes, est resté brisé en zigzags sur l'ancienne voie ferrée. Sur une autre voie, à proximité, l'arrivée de la vieille micheline qui traverse l'île de Santiago à La Havane donne un aperçu fugitif du chemin qui reste à parcourir. Les qualités stratégiques et tactiques dont le Che a fait preuve pour remporter la bataille sont ici figées symboliquement dans un incroyable déséquilibre entre la guerre victorieuse, le développement de l'industrie et des communications qui doivent mener le pays au socialisme. La statue, grandeur nature, qui lui est consacrée un peu plus loin, devant le siège du parti communiste de la région, est étonnante. Elle le montre en marche, un enfant dans les bras, le regard droit devant vers l'avenir radieux, le corps et les vêtements troués de petites scènes expressives : l'enfant brisant une chaîne, une femme regardant par la fenêtre, une foule sortant de l'ombre des entrailles, ... L'idole de bronze contraste, par sa situation et son allure, avec les grandes effigies délavées de l'homme au béret étoilé qui surmontent les toits ou trônent dans certaines maisons.

Nos émotions ne sont pas terminées ! Après Santa Clara nous nous rendons dans la Sierra del Escambray, refuge des révolutionnaires sous les ordres du Che, puis des contre-révolutionnaires. Nous souhaitons faire une deuxième randonnée pour profiter de la nature : la forêt, les cascades. Sur la route de Topes de Collantes, la pluie tombe fortement par intermittence. De chaque côté de la route les eaux jaunâtres des ruisseaux dévalent les pentes à grand bruit. Soudain, il n'est plus question d'avancer. Quelques camions, vélos, carrioles sont à l'arrêt, certains conducteurs et passagers attendent les pieds dans l'eau, de part et d'autre du torrent qui s'est brutalement formé et submerge la route. Le soleil est heureusement revenu et tout le monde regarde alternativement le ciel et le niveau de l'eau, les yeux figés sur un gros caillou placé comme témoin. Notre conducteur est convaincu que nous n'avons pas le temps de faire demi-tour. L'autre itinéraire possible est trop long pour arriver à l'étape avant la nuit ! Après deux heures d'attente, toujours confiants comme tous nos voisins, à l'image des autochtones et des nouveaux arrivants, il prend résolument l'initiative de demander de l'aide à un paysan (sa ferme est dans la boue ; lui et sa fille sont très soigneusement vêtus, comme à la ville !), contre l'achat d'un fromage du pays. La Mercedes le suit sans écart dans le torrent. L'homme à de l'eau jusqu'aux cuisses, la voiture jusqu'au marchepied. Certains souvenirs contribuent à faire monter notre inquiétude. Pourvu que la voiture ne cale pas au milieu du gué ! A quelques mètres de la ligne où le bitume noir apparaît en transparence dans l'eau boueuse, notre ami conducteur se relâche, peut être dans un « ouf » de soulagement, et cale. La Mercedes ne repart plus. L'eau monte dans l'habitacle et nous évacuons sacs et appareils photos sur les sièges. Notre guide ne dit rien mais doit pester contre le chauffeur qui garde pourtant son sang froid, le visage un peu blanc d'inquiétude. Sous la poussée énergique du paysan bienfaiteur la voiture continue à gagner du terrain, mètre par mètre. Terre ! La Mercedes redémarre au sec après quelques instants de repos. La solidarité cubaine n'est plus, pour nous, une vaine légende. La journée se termine sur cette émotion.

La montée à Topes de Collantes va en effet s'effectuer dans la brume. Nous découvrons une drôle de station avec des hôtels des années cinquante, barres d'immeubles sans charme, plus ou moins bien entretenues, les uns pour les familles cubaines, les autres pour les touristes, un autre encore, immense, construit sous Batista pour l'aristocratie et les amis étrangers. Une fois franchies les mares d'eau dans le hall, le nôtre est agréable. Un verre de rhum nous remet de toutes nos émotions !

..*Dimanche 3 juin

La pluie nous a tenu dans un demi réveil toute la nuit. Au lever, nous apercevons à peine les hôtels qui ont consacré Topes de Collantes comme une station « chic » de moyenne montagne. Nous imaginions un site plus sauvage et mieux aménagé. Nous sommes sous les tropiques. La végétation du massif del Escambray, aperçue hier dans le brouillard, reste exubérante mais les équipements sont tristes. Topes de Collantes a été conçue, à l'origine, pour accueillir les riches amis de la dictature. La station devait alors être belle et luxueuse. Peut-être est-ce ainsi que nous l'aurions appréciée sous le soleil ? Mais le ciel est gris, les nuages sont bas et la station est vide en cette saison. Les bâtiments rectilignes en béton, les allées sans issues en béton, séparées par des arbres maigres et quelques fleurs abasourdiées par les orages, sont déserts. Notre projet de randonnée dans le massif est tombé à l'eau. Nous ne pouvons remettre d'une journée notre départ pour Trinidad. Les intempéries ont raviné les sentiers et grossi ruisseaux et cascades. Les consignes de prévention mises en place partout dans l'île pour parer aux mésaventures de la nature ne nous laissent pas le choix.

Les pieds déjà humides, le corps à peine réchauffé par un petit déjeuner fade, l'esprit inquiet d'entamer une descente rapide sous les tornades d'eau, nous attendons la première éclaircie pour quitter, sans l'avoir appréciée, la montagne où viennent aujourd'hui se reposer des familles cubaines.

Nous avons heureusement la quasi certitude d'atteindre Trinidad dans la journée. La réputation de la ville, inscrite par l'UNESCO au patrimoine de l'humanité pour ses ruelles en pierres rondes et ses maisons coloniales, nous laisse espérer une chaude ambiance musicale à chaque coin de rues, pour compenser les infidélités du soleil. De fait, la descente dans la plaine côtière est courte et ne présentait pas de dangers réels. A peine aux pieds de la Sierra nous atteignons l'hôtel prévu au programme : petits bungalows près d'une rivière. Mais Trinidad est encore loin. Qu'allons nous faire dans ce site pour amateurs de pêche à la ligne ? En cette saison les gamins du village le plus proche sont rassemblés devant l'entrée de l'établissement et harcèlent gentiment les quelques touristes. Par chance, la protection civile a décidé de faire évacuer l'hôtel par crainte d'une crue du ruisseau bruyant et déjà jauni de boue. Nous sommes relogés en quelques coups de téléphones et en quelques minutes dans l'un des grands hôtels de la ville, sur les hauteurs. Idéal pour les soirées, si le temps le permet.

Après les orages les rues que nous découvrons pour notre première visite de la ville sont presque vides, désertées par les artisans qui vendent des objets en bois, en cuir, de la broderie, des chapeaux de paille. Le centre est fermé à la circulation. Seules de vieilles voitures américaines pimpantes, aux couleurs vives évidemment, ont le droit d'entrer dans le périmètre « de l'Unesco », et de croiser vélos, cabriolets tirés par des chevaux et touristes à pieds. Les petites

rues pavées sont magnifiques autour de la place de l'église et de son parc carré entouré de grandes demeures coloniales de couleurs différentes. Nous jetons un coup d'œil dans les grandes pièces à vivre souvent ouvertes sur le patio, les appartements aménagés dans les habitations bourgeoises des riches sucriers du XIX^{ème} siècle. Nous croisons parfois le regard du Che dont un portrait jauni est accroché au mur, ou celui du personnage central d'une image pieuse. Les femmes sont sur le perron et les enfants jouent au base-ball dans la rue, d'un trottoir à l'autre, avec une planche et un bouchon de bouteille en plastique. Les musées sont fermés pour cause de pluie (?). Les musiciens sont rares. La musique sort des vieilles maisons ou d'un patio. Il ne nous en faut pas davantage pour braver l'avertissement de notre guide.

Après le repas et l'écriture des dernières cartes postales, nous prenons un parapluie et nous enfilons les grands imperméables prévus pour un voyage en Islande. Nous descendons dans Trinidad quasiment déserte. Quelques adolescents jouent torse nus sous la pluie qui s'est remise à tomber fortement. Des groupes d'hommes discutent des derniers matchs de base-ball sous les arcades de la mairie près du commissariat de police, place Céspedes. Réfugiés nous aussi sous les arcades nous prenons le temps de parler longuement, mi en français, mi en espagnol, avec un vieil homme curieux qui s'intéresse plus à nous qu'aux commentaires des derniers match de base-ball. Il dit avoir rencontré beaucoup de touristes et d'hommes d'affaires français dans la fabrique où il roulait les cigares, L'un de ses « amis » est journaliste à « La Montagne » à Clermont Ferrand. Il nous affirme lire parfois « Le Monde Diplomatique » qui est ici l'un des journaux français de référence. Mais ce vieux cubain n'est pas un partisan du régime castriste qui a pris à son père sept de ses maisons pour les donner en propriété aux familles qui les lui louaient. Son pauvre père en est mort ! Il ne nous quittera pas sans nous proposer des cigares. Mais il ne poursuivra pas longtemps son marchandage. Il sait, nous dit-il, que les vigiles de service devant les bâtiments publics se chargent de rappeler à l'ordre les cubains trop empressés dans leurs petits trafics.

La « révolution » a des exigences qui heurtent évidemment les libertés et le cœur. Le vieux rouleur de cigares nous l'a rappelé sans détour et sans crainte. Curieuse coïncidence et curieuses confidences en ce jour pluvieux. Notre guide nous a expliqué, quelques heures auparavant, comment son père était devenu propriétaire, grâce à la Révolution, du logement qu'il louait, et dans lequel elle habite aujourd'hui à Santiago. Quelques vérités simples se sont échappées sous la pluie dans des conversations inattendues. Les cubains sont spontanés, fiers et directs.

Pendant ce temps l'eau s'est mise à dévaler les rues de Trinidad. Nous sommes un peu perdus. Nous restons figés, isolés sur une péninsule de terre entre trois ruisseaux, devant une vieille église dont il ne reste qu'une façade délavée, blanche et rouge, tout à côté d'une curieuse maison vert cru, sans autre charme que de belles grilles en fer forgé. Nous n'avons pas le temps d'enlever nos chaussures et de remonter nos vêtements jusqu'aux genoux. Un jeune garçon sort d'un groupe et s'avance avec son vélo. Il nous propose de monter sur le cadre pour nous faire changer de rive.

Nous rentrons à l'hôtel Las Cuevas, trempés et heureux de notre ballade en liberté.

..*Lundi 4 juin

Les dirigeants cubains souhaitent que leur pays dépende le moins possible du monde capitaliste. Mais ... S'il est vrai que les capitalistes ne peuvent déposséder l'île ni de son soleil, ni du vent, avec lesquels ils comptent, d'ici 10 ans et l'aide du pétrole vénézuélien, obtenir l'indépendance énergétique, le ciel ne leur est pas toujours favorable. Ainsi le cyclone qui s'est formé sur la Floride des Busch & Co a terriblement perturbé le climat par des pluies et des orages que l'île n'avait pas connu depuis 1985. Ces intempéries ont provoqué des inondations qui ont fait deux morts à Cienfuegos. En approchant de la ville sous le soleil, quelques jours plus tard, nous n'apercevons aucune trace des intempéries. Propagande ? Ou bien efforts de prévention, secours et nettoyage, mieux adaptés que dans bien des pays à ce genre de catastrophe naturelle ?

Trinidad est l'une des étapes les plus longues de notre voyage. La ville n'est pas très grande mais les curiosités sont à chaque coin de rue. Les alentours sont riches.

Dans la Valle De Los Ingénios 60 moulins à sucre se succédaient en quelques kilomètres au temps de la splendeur coloniale de Cuba. A cette époque, les très riches propriétaires sucriers faisaient surveiller du haut de tours, leurs champs de cannes et le travail de la multitude d'esclaves noirs qu'ils exploitaient. La seule tour encore debout, la torre Iznaga, du nom de l'une des plus puissantes familles - que nous avons déjà rencontrée à Spiritu Sancti - donne une idée de la volonté de domination des « industriels » esclavagistes, sur les terres et sur les hommes. Au sommet de ce mirador, à 42 mètres et 137 marches du sol, le surveillant de service observait sur 360° dans



l'enfilade de la vallée, agitait la cloche pour lancer et stopper le travail, signaler un mouvement suspect. Aujourd'hui, les touristes montent les uns derrière les autres appareil photo et caméra en bandoulière. Attendu en bas dans la belle demeure où la boutique expose des souvenirs locaux, chaque visiteur est invité à gagner son verre de sirop de canne, avec ou sans rhum, en « jouant » à l'esclave, courbé sur le moulin qui extrait le bon jus et rejette la canne. Seuls comptent, ici comme dans tous les sites touristiques, les CUC qui amélioreront l'ordinaire des employés de l'Etat socialiste.

Touristes nous sommes. Nous allons profiter de la mer des Caraïbes, des sables blancs et des palmiers.

Les grands hôtels sont visibles, au loin sur la presqu'île, depuis notre chambre d'hôtel. Ils ne sont que deux ou trois sur cette partie de la côte, alignés comme un mur de défense entre le modeste quotidien des habitants et les rêves somptuaires des étrangers. La conversion de monnaies de tous les pays du monde commence à contaminer l'îlot du système socialiste.

Comme à Varadero, au nord, sur le Golfe du Mexique, les grands hôtels se construisent à un rythme lent. Depuis la chute du système soviétique la stratégie de développement de Cuba passe désormais en grande partie par le tourisme. Contrôlé par l'Etat, ce secteur de l'économie doit apporter les devises et une partie de la richesse indispensable à l'importation de denrées, de matériels et des matériaux nécessaires à la modernisation du pays. Puisque les étrangers viennent rechercher le soleil et la mer, avec un peu de l'ombre des palmiers, puisqu'ils se contentent de ces bonheurs exotiques qu'offre la nature et puisqu'ils acceptent de vivre ici quelques journées dans de grandes barres de béton aseptisées, sans craindre la contamination communiste au bar, au restaurant, dans la discothèque, sur les plages équipées pour la plongée, piscines, près des aires de jeux pour les enfants, etc. ... les touristes s'en contentent. Ils sèment une laideur froide, par entrecroisement de langues et de dialogues gestuels sans autre sens que l'utilité immédiate, par l'utilisation constante de sourires de circonstance, l'exposition des petits objets qui les protègent de la chaleur où les rappellent aux heures et aux contraintes de chez eux, à des milliers de kilomètres : crèmes solaires, ombrelles, palmes, chapeaux, lunettes, montres, téléphones portables, appareils photos, ... Ancon, la station proche de Trinidad, occupe la part de côte qui lui est réservée dans les plans de développement. En prenant la route à gauche vers Casilda, vous vous dirigez vers les hôtels, périmètre où tout est permis. En prenant la route à droite vous vous dirigez vers un village de pêcheurs. C'est ce que nous choisissons de faire. Les bateaux bleus sautillent sur la mer et masquent quelques bâtiments gris et lourds. Des hommes s'affairent autour des filets. Des poules courent à quelques pas du rivage, derrière les grilles. Clic ! Clac ! Clic ! Clac ! Deux photos plus tard, l'un des hommes s'avance, tranquillement et tout sourire, pour nous expliquer dans sa langue espagnole que les photos sont interdites. Qui aurait imaginé que les grillages défaits protégeaient un camp militaire sans plantons et sans miradors ? Ce sont peut-être les habitants eux-mêmes qui assument la surveillance, comme une nécessité de la défense du territoire ? A moins qu'un prétendu danger ne soit qu'effet de manche du régime, argument pour consolider l'unité nationale, suggérant une méfiance discrète à l'égard des visiteurs étrangers ? Au fond, ici comme dans tous les paradis exotiques, les touristes étrangers acceptent d'être confinés dans des parcs équipés selon leurs désirs. Ils jouissent d'une sécurité qu'ils peuvent trouver douteuse chez les autochtones, alors que ceux-ci ont parfois de bonnes raisons de se méfier de l'opulence et du laxisme des hordes de vacanciers venues des quatre coins du monde.

Quant aux cubains en vacances, ils bénéficient d'équipements spécifiques. Moyennant pas mal de pesos non convertibles, les plus fortunés viennent comparer un peu de leurs rêves à ceux de l'autre monde. Ils peuvent aussi, plus modestement, passer un week-end dans les petites maisons fleuries qui longent la mer sur le golfe, plus à l'ouest. Jusques à quand ? Les petites maisons sont de plus en plus louées aux étrangers qui aiment le charme pittoresque des villages.

La Boca est l'un de ceux-ci, simple, sans autres équipements que ceux nécessaires aux habitants. Les bateaux glissent en essaims dans le golfe. Pour les pêcheurs, l'horizon ne s'évanouit pas au-delà de la ligne bleue pâle, entre mer et ciel, dans des rêves lointains de libertés. Les rives qui se succèdent d'une anse à l'autre ramènent au rivage les

préoccupations de la population et, dans les filets, des poissons pour la nourriture, qui pendent sur des perches aux carrefours, devant une maison, à côté d'une vieille automobile.

Les pêcheurs de La Boca sont comme les artisans de Trinidad. Chacun vit de son travail comme il peut. Dans la ville où nous retournons, après le bain dans les Caraïbes que nous ne voulions pas manquer, les femmes assises attendent les touristes sans se détourner de leurs conversations, tout au long des rues pavées réservées aux marchés artisanaux. Les enfants et les hommes nous croisent, nous lancent au passage une offre de cigares ou de rhum, ou demandent simplement un stylo, du savon, quelques CUC.

Ils sont fiers de leur ville étrange, animée comme un centre international d'un autre âge, avec ses bâtiments vieux de 300 ans. Les couleurs « Unesco » rehaussent l'éclat original de la Plaza Mayor et la beauté riante des ruelles dans lesquelles nous nous perdons. Derrière de larges portails, au-delà de la pièce qui donne sur la rue, chargée de bibelots et de portraits, les patios ombragés et fleuris s'ouvrent sur de grandes salles, témoins fastueux de l'histoire du pays et de la vie extravagante des riches familles aristocratiques. Les vieilles bâtisses espagnoles, souvent marquées par l'art musulman, sont rénovées et abritent des restaurants et des cafés. Les plus célèbres sont devenues des musées. L'une d'elle a accueilli, en 1801 derrière ses volets bleus, l'explorateur allemand Alexander Von Humbolt dont le « courant » est remonté jusqu'à nous. Les immeubles moins prestigieux, eux - aussi rénovés, conservent les lignes irrégulières qui donnent aux rues leur ondulation de couleurs. Ils sont occupés par les familles modestes qui animent les ruelles pavées, à deux pas des rues agitées dans lesquels continue à se construire le socialisme. Merveilleuse Trinidad, joyeuse et gourmande, avide de pesos convertibles en échange de musique et de la « meilleure langouste du monde ». La langouste est en effet belle dans l'assiette et excellente au goût ! La musique est à la fois rythmée et nonchalante, agréable sans débordements. Celle de la Casa de la Trova est traditionnelle. Il faut l'apprécier autour d'un rhum, dans cette ambiance amicale très sérieuse, qui fait du touriste un ami d'un soir, à peine remarqué parmi les tables de musiciens qui se font et se défont selon le passage des groupes. Trinidad, sans artifice, serait un peu l'âme cubaine, entre la Sierra libre et rebelle et les cités laborieuse et opportunistes ?

..*Mardi 5 juin

Le soleil a-t-il tendance à étouffer l'enthousiasme et à provoquer l'évaporation de l'énergie révolutionnaire ? Il ne devait pas être très haut en avril 1961 ? A moins que ses rayons n'aient été orientés de manière à augmenter l'ardeur défensive des cubains contre l'invasion !

Aujourd'hui, pour le voyage vers la Baie des Cochons, la chaleur est torride. Elle a effacé les intempéries sur Cienfuegos, première étape du jour.

Pour beaucoup de cubains la ville est l'une des plus belle de l'île. Parce qu'elle ressemble plus que toutes aux villes de l'autre monde ? Elle est riche, avec des usines et un modeste port de pêche, des équipements balnéaires autrefois propriété de la famille Batista et de ses amis. Le Prado et ses vieilles maisons à colonnades mènent au Malecon bordé d'hôtels particuliers et d'ensembles hôteliers construits sous la dictature. L'Etat a tout récupéré et le patrimoine est bien entretenu. Le Theater Thomas Terry (TTT) construit au XIXème siècle par un riche propriétaire conserve dans son merveilleux écrin des loges en bois dorés au parterre, un poulailler douillet équipé de petits bancs. Sur la grande scène, où se sont produits Caruso et Sarah Bernard, une équipe de jeunes artistes travaillent sans que l'on puisse deviner s'il s'agit de comédiens ou de musiciens. Cienfuegos respire davantage les splendeurs du colonialisme et de la dictature que l'austérité et l'animation du Cuba révolutionnaire. Comparé aux autres villes que nous avons visitées tout est différent. Dans les rues piétonnes les commerces alternent avec des galeries de peintures contemporaines, les flamboyants flamboient plus que jamais dans les parcs, les voitures stoppent au feu rouge.

L'argent de l'industrie admet ici une atmosphère décontractée. Partout ailleurs le manque de moyens semblait façonner la vie quotidienne. Déjà la campagne voisine nous était apparue riche, avec de grands troupeaux encadrés par des « cow boys » cubains.

C'est pourtant dans cette banlieue aisée, à Asinara, que nous avons enfin stoppé devant le buste de Marti à l'entrée d'une petite école. Les enfants en uniforme, qui jouaient dans la cour, nous ont à peine regardé passer le portique et nous diriger vers leurs instituteurs. L'attroupement qui s'est formé n'a été ni dense ni bruyant : simplement curieux. Nous avons remis cahiers et crayons. Notre guide a expliqué le geste. Sourires sans commentaires, méfiance où étonnement ? Cette retenue devant notre « générosité » se serait peut-être transformée en brin d'enthousiasme si notre traductrice avait été plus chaleureuse et plus explicite ? Peut-être ne souhaitait-elle pas assumer notre projet ? Nous avons du le lui rappeler souvent tout au long du voyage. Nous sommes repartis autant déçus que satisfaits, remerciés simplement, avec en prime le sourire des enfants.

A midi, au restaurant, après un nouveau sketch de nos accompagnateurs contre la bureaucratie et l'imbécillité de la réforme concernant le défraiement des repas, l'épisode de l'école nous a replongé dans une certaine perplexité. Comment faut-il comprendre toutes les contradictions que l'on rencontre au hasard ? Comment, par exemple, faut-il comprendre l'interdiction d'acheter une voiture (outre celles datant d'avant 1960 mais que ne peuvent se payer que de bons mécaniciens et de bons carrossiers !) ou une ligne téléphonique sans fil, autrement qu'en trichant avec un professionnel autorisé à en posséder,



ou avec un étranger ? Effets apparemment stupides d'une idéologie égalitaire et sécuritaire ? Où s'agit-il d'une stratégie réfléchie destinée à maîtriser le modèle d'économie socialiste, à faire en sorte de ne pas entrer dans le modèle capitaliste dont la voiture et les moyens de communications sont à la fois des symboles et les instruments du développement ? A Cuba, on se méfie des chevaux de Troie du capitalisme, qui imposeraient des moyens financiers si importants pour répondre aux besoins qu'il faudrait avoir recours à l'argent des banques étrangères et des multinationales. L'automobile et le téléphone mobile nécessitent des infrastructures et de l'énergie, des investissements qui ne sont pas parmi les priorités du gouvernement. Cuba n'a d'autant pas la possibilité d'assurer la diffusion rapide de ces moyens de transport et de communication et l'entretien de leurs infrastructures que les effets du blocus américain en augmentent les coûts. Les importations d'énergie et de pièces détachées rendraient plus vulnérable encore l'économie cubaine.

Nous poursuivons notre périple vers la Baie des Cochons par une route qui n'a rien de très pittoresque, exceptés les monuments de pierre qui la bordent à intervalles irréguliers, érigés à la mémoire des défenseurs tombés au combat lors de la tentative d'invasion américaine camouflée par des émigrés cubains.

La journée est chaude, très chaude. Plus on approche de la mer et des lieux du débarquement, plus la chaleur est écrasante. Aucun souffle ne semble venir de la mer très bleue pour atteindre les marécages sauvages de la côte. En nous approchant de Playa Giron, site balnéaire où se côtoient les dangers de l'histoire et le farniente du présent, les équipements de mémoire et ceux de l'insouciance, il nous est difficile d'imaginer la plage livrée au débarquement des tanks et des fantassins, les rives livrées aux bombardement des avions prêtés par l'armée US, les habitants terrifiés, les volontaires affairés à la défense et aux liaisons avec le commandant en chef.

La victoire du socialisme sur les manœuvres de l'impérialisme s'est dessinée en trois jours les 16, 17 et 18 avril 1951. 1500 mercenaires bien armés ont été rejetés à la mer par l'armée populaire et les volontaires.

Cette victoire sur les contre-révolutionnaires et le voisin impérialiste a eu pour résultat de transformer les conditions de vie des habitants de la région sauvage visée par l'envahisseur pour son débarquement. Les charbonniers et les pêcheurs analphabètes de la Baie des Cochons vivaient dans une grande pauvreté. En récompense de leur mobilisation patriotique ils ont été parmi les premiers à recevoir un logement de la Révolution, et leurs enfants une éducation. La presqu'île de Zapata a été rapidement désenclavée grâce à la construction d'une route. Les plages ont été équipées pour organiser la nouvelle économie basée sur le tourisme. Toute la région autrefois marécageuse est devenue attractive.

La bataille du rivage et de l'intérieur a fait 156 morts dans les rangs cubains, tous individuellement reconnus et respectés par une photo et quelques objets personnels exposés au musée : le sacrifice de l'individu n'est pas effacé dans l'épopée collective. Le principe, une fois encore affirmé ici, se décline à Cuba selon les époques et selon les circonstances. Il se retrouve dans la proposition faite aux vaincus d'échanger les prisonniers contre des aliments et des médicaments. Peu de pays, à notre connaissance, ont, jusqu'ici, tenu à valoriser le présent des prisonniers ennemis en échange de l'avenir de ses concitoyens.

Qu'en est-il dans la vie quotidienne, aujourd'hui dans l'île ? Les droits individuels semblent, en apparence, respectés. L'individu, dans son intégrité, l'est peut-être un peu moins dès lors qu'il combat ou qu'il tente de freiner les

avancées de la révolution ? Certaines époques ont sans doute été très douloureuses pour les contestataires et plus encore pour les opposants : chargées de suspicions et de manoeuvres infâmes. Il suffit de se plonger dans la littérature des exilés cubains ou de certains des auteurs qui ont refusé de fuir. Malgré des pages d'une critique violente ils, sont édités à Cuba et plaident pour une réelle liberté d'expression. La contradiction est de taille ! Elle lie les mystères du Cuba castriste aux pires images des régimes totalitaires. La réalité est sans doute plus complexe, malaxée par les nécessités de la Révolution, les volontés impérialistes et les effets quotidiens du blocus, le désir d'indépendance et la fierté cubaine, la propagande des uns et des autres, tout ce qui banalise la langue de bois partout où le pouvoir défend ses intérêts. Le dogmatisme se renforce des excès de l'ennemi et de la faiblesse du pouvoir. Aujourd'hui encore la dialectique entre l'ouverture au tourisme et le repli sur les valeurs de la révolution saute aux yeux, au point, parfois, selon les convictions qui guident nos regards, de confondre la propagande et la réalité historique.

L'invasion de la Baie des Cochons et la guerre ont révélé le potentiel de cette région côtière. Des projets originaux ont vu le jour. Le site où se trouve notre hôtel d'un soir est, par exemple, un curieux complexe. Il comprend, sur la rive, une réserve de crocodiles visitée par les enfants des écoles et les cars de touristes étrangers. L'hôtel est construit au centre d'un immense lac d'eau douce, le lac Guama, à 20 minutes d'un embarcadère. Le seul moyen de transport pour atteindre les chambres, le restaurant et ... la piscine, est le bateau. Les visiteurs en sont quitte pour une dépense supplémentaire de 20 CUC et les autochtones se procurent ainsi quelques revenus. Les leçons du capitalisme ne sont jamais oubliées !

L'hôtel est un hameau de paillotes sur pilotis. La barque est le seul moyen de se rendre d'un lieu à un autre. Un seul rameur assure les liaisons et fait office de guide, excepté entre 8 heures et 8 heures et demi lorsque les escadrons de moustiques s'abattent sur le lac et nous obligent à nous réfugier dans les appartements. Il vaut mieux attendre le petit matin pour une ballade et bénéficier des connaissances et de la gentillesse du rameur.

..*Mercredi 6 juin

« Camarades, je vous en supplie, ne contraignez jamais personne au devoir ... ». Jean Vilar aurait dû expliquer cela à Fidel Castro ! Le leader maximo l'aurait-il entendu ? Il lui aurait peut-être répondu que s'il était prêt à faire l'effort, ce ne pouvait certainement pas être au dépend de la Révolution ! Il lui aurait peut-être répondu que le devoir n'est une contrainte que lorsqu'il n'est pas nécessaire bien comprise. Il est impératif d'expliquer toujours : expliquer les conditions du devoir et ses objectifs, sans oublier de donner l'exemple.

Que pense du « devoir patriotique » le jeune homme qui rame à 6 heures 30 ce matin, arrête doucement sa barque aux pieds des pilotis de notre chambre, et nous invite, moyennant 10 CUC, à découvrir le lac Guama à la pointe du jour, sa faune et sa flore ? La nécessité pour lui est-elle de poursuivre ses études et de nourrir sa petite famille ? Peut-être est-elle aussi de participer à l'indépendance et au développement économique de son pays ? Dans cette région transformée en partie par le tourisme après la victoire contre « l'impérialisme », il s'acquitte sérieusement de ses devoirs, attentif aux désirs des touristes qui se lèvent tôt pour découvrir un peu mieux son pays : cueillir un bouton de nénuphar jaune à la surface du lac, lever les rames pour ne pas disperser les vautours agglutinés sur un arbre mort, chercher d'où vient le cri d'un oiseau sur la rive, le « toc toc » d'un pic vert sur un tronc, désigner les rayons du soleil levant dans un feuillage, une fleur sur la pelouse humide, la hutte et les personnages de pierre dans le parc aménagé pour faire connaître la première civilisation des indiens Tainos.

La journée s'est ouverte très tôt sur des eaux tranquilles. A midi nous serons dans les bruits de la capitale, là où notre voyage se termine. Nous allons retrouver toute notre liberté et découvrir les quatre places de la vieille ville soulignées dans les guides touristiques, la musique dans les rues : la légende de La Havane.

Notre hôtel est au cœur de la capitale. Nous sommes impatients d'atteindre ensemble ce bonheur attendu. Tant pis pour les averses qui menacent !

En fait, la douche la plus sévère est survenue vers 13 heures, après un tour en Mercedes sur le Malecon et dans Miramar, quartier riche des ambassades, et une visite rapide de la place de la Révolution.

Au pied du monument élevé à José Martí, fleuri par des délégations officielles d'Amérique latine et d'Afrique, nous contemplons l'immense espace traversé par de grandes avenues, où roulent de vieilles voitures américaines, des voitures de l'Est plus récentes et les petites bêtes jaunes sur trois roues qui transportent les touristes. C'est de la que Fidel Castro a toujours salué le peuple et la Révolution, face au portrait du Che sculpté sur la façade du ministère de l'intérieur, guetté aux fenêtres des grands immeubles de type « soviétique » des autres ministères. Le soleil plombe le paysage et écrase les bonnes volontés de visite sur son passage, plus sûrement qu'un long discours du lider maximo.

Une bonne douche serait la bienvenue. La voilà donc, « écossaise », glaciale et brûlante, déclenchée par notre guide qui nous plante à notre hôtel avant d'avoir terminé son service et avant que notre chambre soit disponible. Elle devait être pressée de quitter ce couple de français, peut être sympathiques et curieux, mais laissant moins d'espérance de gains en pesos convertibles qu'un car de touristes euphoriques en circuit organisé. Cet adieu froid et décevant nous laisse orphelin à La Havane, amers surtout d'aborder le plaisir d'une fin de voyage en gâchant une demie - journée de notre projet. Quelques indices auraient pu nous laisser présager cette déception !

La musique nous faire heureusement entrer dans l'ambiance de la capitale et dans le régal de s'y perdre. A deux pas de notre hôtel situé sur la « Calle Obispo », le Café de Paris laisse s'échapper les notes d'un saxophone. Le menu est sympathique pour un petit « en cas » tardif. Nous allons enfin distribuer quelques unes des hanches de « saxo » précieusement ramenées de France dans une petite boîte, cadeau de soutien aux musiciens, victimes inoffensives de l'embargo américain.

En quelques heures jusqu'à la tombée du jour, à partir de l'hôtel Florida idéalement placé, nous découvrons quelques une des curiosités et des splendeurs de la ville. Nous nous dirigeons par hasard vers le Parque Central et ses grands musées avant de redescendre et de nous perdre dans les ruelles peuplées. Nous avons un premier aperçu du formidable patrimoine dans lequel cohabitent et s'activent familles et artisans divers. Entre Parque Central et le Chenal de Entrada de la Baie, tous les égarements mènent dans Habana Vieja, la vieille ville aux quatre places magnifiques inscrites au patrimoine mondial de l'humanité. La nuit tombe. Nous avons juste le temps de les parcourir, de deviner les émerveillements de notre visite du lendemain, salués ici et là par des personnages en costumes, cigare à la bouche où rouge aux lèvres marquant. Nous devinons les parures de la cathédrale, de l'église Saint François d'Assises. Nous croisons la statue d'Antonio Gadès adossé à une colonne des arcades et celle du « cavalier de Paris », vieux mendiant d'hier reconnu par l'Etat. Nous nous attardons à peine devant les bouquinistes de la place d'armes qui présentent ou entassent dans leurs cartons, avec les ouvrages révolutionnaires et les discours dogmatiques, de vieilles thèses reliées venues de France par on ne sait quel miracle de la mondialisation.



La Havane est une capitale. Comme toutes les capitales elle a quelque chose qui ne ressemble pas tout à fait au pays qu'elle représente. Elle ne ressemble pas non plus à ce que nous imaginions d'une métropole socialiste. Le cœur de la ville est authentique, usé par le temps et les événements. L'Espagne et la colonisation, c'est-à-dire la méditerranée et l'Europe, sont partout présents : rues étroites qui filent droites entre les vieux bâtiments communs ou remarquables, tous détériorés depuis des siècles par les frasques du climat, les activités et les familles qui ont grandi dedans depuis la Révolution. Comme partout dans le monde, la richesse exceptionnelle du patrimoine n'a d'égal que les difficultés financières que les pouvoirs publics et les collectivités rencontrent pour

l'entretenir. L'Unesco l'a bien compris. Grâce à elle de nombreux immeubles particuliers sont déjà restaurés. Verts, jaunes, soigneusement mis en valeur dans le détail. Ils sont pour la plupart transformés en hôtels, restaurants, musées, souvent avec un atelier ouvert ou une salle de classe aménagés sur le patio. Les terrasses des cafés sont garnies. L'accueil est professionnel. Rares sont les commerces qui bénéficient pour le moment de l'effort de la communauté internationale. Mais les vitrines sont mieux soignées que dans la plupart des autres villes du pays, les larges espaces de vente sont bien achalandés, en particuliers les librairies et les magasins qui vendent du rhum. Contrairement à ce que rencontrent les visiteurs de nombreux pays touristiques les sollicitations intempestives ne sont pas très fréquentes. Quelques personnes proposent discrètement des cigares, sans empressement. Seuls les musiciens et les fumeurs d'énormes cigares folkloriques, en costumes pittoresques, tendent la main pour gagner le plus de CUC possible.

Dans les rues, la foule cubaine ne se distingue guère des foules européennes. Ni par les vêtements, ni par les préoccupations. L'ambiance est un peu plus « tropicale », vive, spontanée, enjouée et désinvolte, sans inquiétudes apparentes en ce qui concerne la sécurité ou à l'égard du ciel. Les policiers, sans doute nombreux, sont discrets et

n'interviennent pas à chaque coin de rue. Quand aux « indicateurs » éventuels, si l'on en croit la propagande hostile, ils sont aussi discrets qu'un vieux pot de chambre sous un vieux lavabo. Aucune des personnes rencontrées jusque là n'a usé de chuchotements pour s'exprimer et n'a paru appréhender une dénonciation. Quand aux nuages du ciel, ils ne sont pas davantage redoutés. Lorsque l'averse éclate, les femmes, les hommes et les enfants, légèrement vêtus, courent et se protègent sous les porches. Les orages peuvent pourtant être redoutables. Celui qui s'est abattu le soir de notre arrivée dans la capitale, juste après notre agréable ballade, a, comme à Trinidad, en un quart d'heure, transformé certaines rues très passantes en torrents. Seuls quelques adolescents se promènent, gambadent à grandes enjambées dans les gerbes d'eau comme des danseurs dans la lumière. Féerie adolescente et citadine!

..* Jeudi 7 juin

Le beau temps revenu signale la violence de l'orage de la veille. En ouvrant les volets de notre chambre nous constatons que le balcon de la maison d'en face pend dans le vide ! Une heure plus tard le trottoir est balayé, balisé, interdit le temps que des ouvriers achèvent le travail de l'orage, démontent ce qu'il reste des ruines suspendues, et restaurent la sécurité des piétons.

Est-ce le pays nouveau que promet La Havane ? Les grues, les échafaudages, les véhicules de matériaux qui se fauillent dans les ruelles, confirment que la rénovation bat son train. Les immeubles les plus rares et chargés d'histoire sont prioritaires. Le socialisme compte sur eux pour accueillir toujours plus de touristes, toujours plus de devises et reconstruire petit à petit le pays, donner de l'aisance à la population. Des services touristiques y sont aménagés : hôtels, restaurants, musées, banques. Pourtant le système des deux monnaies reste pour nous un mystère économique et politique. Il nous semble mettre à mal l'égalitarisme cher au régime, inciter les habitants – à La Havane surtout – à davantage travailler pour les pourboires en CUC que pour leur salaire en monnaie nationale.

Les cubains ont heureusement pour eux cette fierté qu'ils emmagasinent depuis leur indépendance. Ils prennent toujours soin d'accueillir les étrangers de passage, de montrer la face brillante de leur planète socialiste. La jeune femme payée par l'Etat pour animer la place de la cathédrale, qui a nous laissé la marque d'un baiser sur une joue en échange d'un CUC, a sans doute le sentiment d'accomplir la même tâche que l'employée de la très ancienne pharmacie Sarra, qui nous a expliqué l'histoire de l'établissements et des produits, sans se préoccuper de l'heure de fermeture. Partout l'accueil facilite la découverte des coins et recoins des maisons et des cours, des œuvres populaires et des richesses artistiques les plus étonnantes. Dans la « casa de Guayasamin », maison où habita le peintre équatorien ami de Fidel Castro, les œuvres des élèves de l'école de dessin aménagée dans une pièce sont exposées à deux pas de l'étonnant portrait du président en Christ. Mysticisme ou ironie?

L'ami cubain dont nous avons fait la connaissance en France, il y a un an, nous a appelé ce matin pour nous fixer rendez-vous à midi. Comme ses compatriotes, il est accueillant et fier, heureux de nous faire lui-même visiter sa ville. Il connaît les sites et les bonnes adresses appréciées des touristes. Nous mangeons de la bonne charcuterie au café O Reilly. La table près de la fenêtre, où nous sommes installés, est au premier étage près du balcon, à portée de bras des appartements d'en face, ouverts pour prendre l'air, mais cachés des regards par des rideaux de fortune. Notre ami connaît les rues pittoresques, les demeures originales et les ateliers d'artistes locaux. Il répond sans hésitation à nos questions et, quoi que surpris, à nos désirs. Plutôt que les visites traditionnelles, nous souhaitons passer un peu de temps au palais présidentiel devenu musée de la Révolution. Il nous montre le bureau des présidents, s'amuse d'être photographié sur le balcon où Fidel Castro est venu annoncer la chute de la dictature, s'attarde sur les explications concernant différentes périodes de l'histoire de Cuba. Guide attentif et attentionné, il garde en tête avec amusement certains de nos commentaires, et quelques souhaits exprimés avec discrétion. Quelques instants plus tard il tend le doigt et guette les traces de satisfaction sur notre visage : devant le café Castillo Farnèse de l'étudiant Fidel où le leader de la révolution est venu prendre son premier repas dans Cuba libéré, avec son frère Raoul et le Che ; devant le Capitole ; devant l'opéra des fameux ballets d'Alicia Alonso ; devant « Granma » qui a débarqué avec 82 hommes à son bord, le 2 décembre 1956 sur les côtes aux pieds de la Sierra Maestra. Avec quelques véhicules militaires, dont un tracteur transformé en char blindé, l'authentique embarcation forme l'un des rares lieux de pèlerinage révolutionnaire de l'île.

Lorsque notre ami nous quitte, non sans nous avoir invité chez lui pour le soir suivant, nous devinons, à quelques allusions, qu'il est réellement soucieux de trouver un transport en commun pour rentrer chez lui. Nous n'obtiendrons pas d'explications détaillées sur ses craintes, le sujet étant le « seul », nous dit-il, à le mettre hors de lui. Les transports en commun sont effectivement la principale plaie du pays. Difficile d'en parler avec prudence, contrairement à la plupart des questions abordées jusque là. Nous verrons demain soir si nous pouvons aborder des sujets délicats ! Nous avons quelques raisons de croire que la liberté à Cuba n'est pas étouffée, peut-être est-elle, même, parfois exemplaire compte tenu de la situation de l'île et des conditions du développement qui sont imposées au pays.

Par exemple ? La révolution castriste est l'une des rares, peut-être la seule (?) à ne pas avoir tenté de faire table rase du passé. La culture cubaine n'a pas été compressée, écrasée. Les révolutionnaires castristes ont très vite compris que la mémoire doit rester une valeur essentielle pour un jeune pays indépendant, que toute l'histoire est un enseignement et que l'analyse historique n'est fiable que si rien n'est laissé dans l'ombre. L'une des convictions quasi « religieuses » des dirigeants est celle de la place du peuple et la confiance que l'on doit lui accorder. Pour que le peuple ait une chance de rester sain et de conserver sa fierté, il lui faut bénéficier d'une bonne santé, d'une bonne éducation, d'une bonne culture. Il lui faut également bénéficier d'une légalité à son service. Ce qui suppose, en corollaire, aucune indulgence pour les ennemis de l'intérieur comme de l'extérieur (!). Ainsi le peuple ne semble pas sous influence massive d'une propagande. La petite bourgeoisie et les intellectuels attachés aux principes de liberté dont ils se réclament au nom du système et de l'idéologie dominants ne se privent pas d'insister sur les encadrements de l'Etat et sur le maintien d'une propagande, avec d'autant plus d'entrain que le pays résiste. Il n'y a pourtant pas de culte de la personnalité, par exemple, pas de portraits du « lider maximo » à Cuba, comme il y a des portraits de présidents ou de monarques dans les commerces, les appartements, sur les façades des établissements publics ou sur le flanc des collines, dans de nombreux pays acceptés comme « démocratiques ». Le gouvernement tente de maintenir difficilement les principes d'égalité de la Révolution, estimant qu'ils sont essentiels, tant à l'unité nationale qu'à la construction d'un avenir socialiste. Fidel Castro se comporte effectivement comme un « père du peuple et de la patrie », avec tout ce que le paternalisme comporte de despotique, mais certainement pas en chef de droit divin comme la plupart des présidents autoritaires et des dictateurs que notre époque connaît encore. Il n'est pas considéré comme un despote par ses concitoyens. Les nouvelles générations l'oublient, ce qui est le signe d'une image de père et non de l'image d'un dieu. Cela explique peut-être en partie que son départ du pouvoir n'est pas redouté comme une catastrophe. Aujourd'hui le seul mythe révolutionnaire reste Le Che. En politique, son image de héros de l'indépendance et du socialisme est maîtrisée. En économie elle participe autant au développement du marché officiel, notamment dans le secteur touristique pour apporter des devises, qu'au marché parallèle pour fournir à certains les pesos convertibles qui améliorent leur ordinaire (vente de billets de banque à son effigie !!).

Très forte à Cuba, l'interférence du politique et de l'économie contribue très largement à l'entêtement de ses ennemis et à l'ostracisme international institutionnalisé par le maintien du blocus US.

Des questions demeurent. Peut-être percevrons nous des réponses dans le temps qu'il nous reste à savourer, à La Havane ?

..*Vendredi 8 juin

Ce matin, le balcon détruit par l'orage est démolé. Quelques traces de ferraille et de bois sortent des pierres et du béton. Le trottoir de la « calle de Obispo », l'une des rues les plus animées de la ville, est de nouveau accessible à la foule des habitants et des touristes. La sécurité est garantie à tous par l'Etat et s'apprécie au prix d'un bricolage discret mais rapide ; comme la sécurité des biens et des personnes dans nos pays s'apprécie à l'aune d'une intervention bruyante et médiatisée.

Grâce à notre ami nous avons désormais quelques repères dans La Havane. Nous allons nous promener encore plus librement.

Nous ne sommes pas pressés de nous rendre au Capitole, copie de celui de Washington où siégeaient la chambre des représentants et le sénat avant la révolution castriste. Repère géographique, il reste un symbole de la mégalomanie de dirigeants obnubilés par l'exemple US. Pour l'atteindre, nous traînons dans les « calle » étroites et sombres, inlassablement animées par une foule de véhicules hétéroclites. Les enfants jouent dans les ruelles, des artisans bavards sont affairés dans la cour des vieilles bâtisses, des artistes s'exposent et exposent leurs peintures dans leur habitation. Dans les quartiers touristiques rénovés, aux couleurs pastels, entre les hôtels et les cafés d'où sort de la musique, les palais à colonnades, élégants et baroques sont ouverts aux quatre vents sur de multiples curiosités : ateliers d'arts graphiques et galeries, vitrines de l'art et de l'artisanat des continents du monde, exposition d'objets usuels d'un écrivain célèbre, peintures et sculptures d'un artiste, musées, restaurant. Des artistes en herbe apprennent aussi leur art. Car les enfants ne sont jamais loin : dans une salle de classe aménagée autour d'un patio ; sur une place publique où des instituteurs enseignent, chacun à leur manière, la gymnastique ; dans la magnifique cathédrale Saint François d'Assise où un orchestre à cordes de jeunes filles répète les « Quatre saisons de Vivaldi » devant des visiteurs attentifs.

D'une place à l'autre la musique nous suit. Les accords de guitares et les chants sortent des cafés. Parfois s'élève le son d'une trompette. Sur les places, un orchestre joue devant chaque restaurant, tandis que d'autres se précipitent, toujours avec le même air connu, sur les petits groupes de visiteurs qui arrivent.

Les charmes des places de la Habana Vieja et les activités joyeuses qui s'y déroulent porteraient à croire que la Révolution s'est arrêtée aux portes de la ville. Où ferait imaginer qu'elle a disparu, dissoute dans la désinvolture du tourisme planétaire ! Les symboles et les images de la vie quotidienne qui, partout ailleurs ne la font pas oublier, sont très peu visibles. Mais cette Révolution a encore, ici, quelque chose de remarquable. A côté de ses propres lieux de mémoire, elle en a démocratisé beaucoup d'autres, quelque soit l'époque, la religion ou la culture qu'ils représentent. L'expression artistique n'a pas été encadrée par une mémoire et un art officiel. La partie consacrée à l'art cubain, dans l'immeuble d'architecture moderne du « museo nacional de Bellas Arte » expose le talent des artistes des différentes écoles depuis la période coloniale. Il révèle également l'absence d'un « réalisme castriste ». Nous ne trouvons nulle part l'expression d'un peuple vainqueur, pas plus de ses exploits guerriers que de ses réalisations exemplaires, agricoles ou industrielles. Les œuvres et les installations n'ont rien à envier à nos musées nationaux. Les tableaux de Lam, l'ami de Picasso, sont mis en valeur ici autant qu'à Paris. Parmi les peintures contemporaines, plus d'une expriment atrocement des visions critiques : barbelés transversaux, emprisonnements figurés, langues coupées. Comment on-t-elles donc pu échapper à la censure de la dictature ? A moins qu'elles ne reflètent également l'importance accordée à la culture, à l'éducation artistique comme à l'éducation historique et scientifique, pour parvenir à une société socialiste ? « Il est plus intéressant pour un peuple de conserver le souvenir de « la chanson de Roland » que d'avoir de l'eau chaude à domicile » acrit Alejo Carpentier, citoyen de La Havane, dans « Le partage des eaux ». Les musées, les églises sont ainsi utilisés comme salle de répétitions et d'expositions. Les « casa » touristiques sont fréquentés par des groupes d'enfants qui découvrent ainsi le monde, l'autre monde. Il est difficile d'imaginer que tous les commentaires puissent être spécieux, idéologiquement orientés au point de ne laisser aucune ouverture à l'esprit des bambins, à l'image de ceux qui nous avons rencontrés à la Maison Victor Hugo, maison française financée par le Sénat, où viennent s'instruire de notre histoire et de notre culture des cubains de tous âges, avec l'aide de bénévoles français. Le guide cubain de la « casa » a déployé, dans sa gentillesse, tant de connaissances de notre pays, tant de pertinence dans ses commentaires que nous avons peine à imaginer qu'il pourrait être un « agent double » !! Il y a tant de lieu d'expression dans les villes cubaines, qu'il paraît peu probable que tous soient contrôlés.

Si tout cela indique effectivement une politique culturelle populaire, il est évidemment possible de s'attendre à ce que des ennemis du régime, artistes et intellectuels pour qui la liberté d'expression est d'abord leur droit avant d'être celui de toute la population, puissent être malheureusement réprimés.

Nous n'aborderons pas ce sujet, le soir, chez nos hôtes. Notre ami habite dans une petite maison avec sa femme, leur fils, et sa mère. Il nous reçoit simplement, pour l'apéritif dans le jardin ombragé par le feuillage des arbres fruitiers qu'il cultive: « Cuba libre » à la santé de nos familles et de nos pays ! Nous nous régalons ensuite d'un succulent repas cubains arrosé de vins chiliens. La belle-mère de l'ami, qui nous a rejoint, vit une partie de l'année à New York où sa fille est danseuse. Il n'est pas question pour elle d'émigrer. Sa critique des Etats-Unis de Bush est toujours perceptible. Elle compare avec ironie les contraintes du libéralisme que doivent subir les américains et les émigrés pour venir à Cuba, et les facilités, malgré les lourdeurs de l'administration « socialiste », qu'ont les cubains pour se rendre aux Etats-Unis.

Nous avons vu des cubains heureux et nous avons partagé avec eux une belle et longue soirée en famille. Nous n'avons eu aucune peine à faire venir un taxi à une heure très tardive. Nous avons traversé les faubourgs de La Havane dans la nuit, sans angoisse, jusqu'à l'hôtel. Peut-être étions nous tout de même plongés entre inquiétude et espoir, pour l'avenir que l'île s'est choisie et que construisent ses habitants.

Nous allons quitter le pays dans cette expectative. Nous choisirons demain, au moment de faire nos valises, de conserver ou non plus de « certitudes » que de « doutes ».

..***Samedi 9 juin**

Nous avons parcouru le chemin de Santiago à La Havane, ligne fuyante encombrée par l'histoire plutôt que circuit exotique qui se referme sans fin sur des souvenirs pour des milliers de touristes.

Nous avons une matinée pour arpenter le Malecon, de son vrai nom « avenue Antonio Maceo », le libérateur, premier visage de pierre qui nous accueille à l'aéroport à l'autre bout de l'île ! Nous choisissons de nous y rendre par Centro Habana, quartier surpeuplé aux immeubles délabrés que l'effort de restauration n'a pas encore touché. Nous reviendrons par Le Prado (de son vrai nom Paseo de Marti) et par le Parque central, ... boucler tout de même la boucle.

Centro Habana est peuplé et commerçant. Les habitants y sont chez eux, sans le bluff et les attentes du tourisme. Les scènes de la vie quotidienne sont plus pittoresques, plus fugitives. Les plus jeunes s'activent pour subsister, les plus âgés bavardent sagement, jouent aux dames, bichonnent leur « belle américaine ».

Le Prado a son caractère, allée de promenade et des petites affaires. Sous l'ombre des arbres les uns exposent leurs peintures pour les vendre ; d'autres affichent des petites annonces, avides d'échanger leur bicyclette ou leur appartement, d'en retirer le plus possible de pesos ou un meilleur confort.

Le soleil est de plomb et pèse sur le moral. Il y a dans nos têtes quelque chose de presque désagréable : l'impression de n'avoir pas tout saisi de ce pays et du nôtre ; d'avoir laissé les grands mouvements des siècles toucher inconsidérément à tout, ici et là-bas ; d'avoir entrebâillé des portes en laissant un pied derrière pour ne pas aller trop loin dans la révélation de voies nouvelles.

Le Malecon offre un aperçu des bienfaits et des méfaits de la colonisation, du capitalisme en expansion. La grande avenue de plusieurs kilomètres est bordée de beaux bâtiments : belles bâtisses dominant la mer et, jadis, les ambitions des riches propriétaires du pays ; vilains appartements réquisitionnés pour l'hébergement d'une population croissante. Toutes les façades ont été détériorées au fil du temps et de l'histoire turbulente de La Havane au cours du dernier siècle. Quelques unes sont restaurées, aménagées en établissements et en services touristiques, et donnent des couleurs au Malecon. Luxe modéré et quotidien délabré voisinent sans faire éclater les contradictions. Il est vrai que les bâtiments coloniaux, les grands hôtels et casinos construits par la mafia sous la dictature, se font discrets et n'arborent plus aux frontons les images du grand lupanar des Etats-Unis dont ils étaient une vitrine. Au loin, une armée de drapeaux cubains encercle le bureau de l'émigration US, et flotte au vent du large comme un avertissement perpétuel, arrogant, de la résistance cubaine.

Le Malecon est une large promenade. Il n'y a pas que des amoureux qui s'embrassent vers le large pour apprécier l'infini bonheur de l'instant. Ici et là un musicien perché sur le parapet lance ses notes au dessus des vagues, des familles se baignent et des habitants fatalistes guettent aux feux tricolores le conducteur qui les prendra à ses côtés et les mènera au travail ou chez eux, compensant aléatoirement un réseau de transport en commun indigent, point noir des infrastructures publiques de la capitale. A deux pas, le grand marché de l'artisanat sous les tentes blanches, attire promeneurs et touristes et présente les quelques objets souvenirs fabriqués dans le pays : cuir, bois, tissus. Les artistes eux, sont nombreux. Ils proposent leurs tableaux, expression réaliste ou très contemporaine de leur talent et de leur vie. Un trompettiste noir trônera dans notre salon, dernière volonté de saisir Cuba dans son charme et d'en conserver un peu chaque jour en France pour méditer sur les avatars du socialisme et du capitalisme réunis symboliquement devant le fort de La Havane.

Un peu plus loin nous retrouvons la place d'Armes et les innombrables livres de Castro et du Che, sur Castro et sur le Che, ... Il n'y a malheureusement pas suffisamment de clients français pour que les bouquinistes possèdent des ouvrages dans notre langue, à part de vieilles thèses scientifiques ou littéraires reliées, qui font décor dans la débauche d'ouvrages historiques et politique, de Marti à la Révolution. Il ne reste plus qu'à acheter une bouteille de Rhum pour faire apprécier un « Cuba Libre » aux amis, au retour...

L'aéroport est loin du centre où nous avons passé trois merveilleuses journées. Notre chauffeur nous attend devant le Florida, parfaitement à l'heure, comme nous en avons convenu hier soir avec son frère qui nous a ramené de chez notre ami. Si nous en doutions un peu, force est de reconnaître qu'à Cuba l'étrange n'est jamais à redouter, l'exotisme n'exclut pas la sécurité et la loyauté. Il s'y insinue une fascination qui donne envie de revenir, non seulement pour voir mais pour comprendre et pourquoi pas pour agir. D'abord en écrivant ?

Les réflexions ne manquent pas, ni pesantes ni enthousiasmantes.

A croiser ainsi comme nous l'avons fait les habitants de Cuba, d'une ville à l'autre et sur les pistes de la Sierra Maestra, il semble que l'une des particularités de la révolution cubaine est de n'avoir pas été réalisée par une élite et un parti « d'avant-garde », mais par une coalition de parties révolutionnaires et réformistes, bourgeois et paysans réunis pour l'indépendance et la liberté, contre la colonisation et la dictature. Le peuple a eu son mot à dire dès le débarquement du « Granma ». La révolution n'est devenue socialiste qu'en 1961 après la victoire de la « Baie des cochons », celle du peuple et du parti réunis.

Jean Vilar est bien entendu du voyage de retour, non sans pertinence dans les notes de son « Memento » du 15 août 1955 : « On s'apercevra un jour que l'archéologie, par son bras séculier, n'aura aidé qu'à engrosser de satisfaction le touriste le plus béat, le plus conformiste, le plus indolent, c'est-à-dire le contraire de la curiosité inquiète et du besoin, inné en tout homme et en toute femme, de découvrir ».

Jean Vilar, homme de théâtre est évidemment un homme de culture. L'un des aspects les plus surprenants, dans le Cuba d'aujourd'hui, concerne justement la culture qui paraît partagée partout dans le pays et par tous. La grande intelligence des Révolutionnaires du mouvement du 23 juillet et de leur « lider maximo » est, après avoir triomphé par les armes et rejeté la dictature et les envahisseurs à la mer, de s'être tournés résolument vers ce qui fait la grandeur d'un peuple. Peut-être ont-ils compris, sont-ils parmi les rares dirigeants à avoir compris que le socialisme n'est possible qu'en luttant sans cesse contre les monopoles de la connaissances, qui imposent plus que jamais une vision globale du monde et, par là, un contrôle de l'action des individus ; que le socialisme n'est possible qu'en démontrant que la liberté et l'égalité font corps avec la connaissance, non celle de l'élite, mais celle qui peut permettre à tous d'accéder à ce bien fondamental qu'est la culture. Edgar Morin rappelle que l'université de La Havane est la seule au monde à proposer trois chaires concernant la « complexité ». Dans un monde aussi complexe que le nôtre, pour être aujourd'hui partagée la culture exige de la simplicité, c'est-à-dire une volonté de décomposer et d'expliquer à chacun les différents aspects d'une situation, d'une production ou d'une oeuvre, de les lui faire saisir dans son expérience et par ses compétences, pour s'approprier les savoir- être et les savoir-faire, résister aux contraintes et aux devoirs, résister à la caricature comme à la soumission.

Seule, l'histoire dira s'il est possible d'acquitter raisonnablement les dirigeants cubains ?